

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

HOMMAGE
A
LA VERTU GUERRIERE
OU
E L O G E S
DE
QUELQUES - UNS
DES
PLUS CELEBRES
OFFICIERS FRANCOIS
QUI ONT VECU
ET QUI SONT MORTS
SOUS LE REGNE DE LOUIS XV.



A Hombourg-ez-Monts.

Henri Pierre Wolff, Imprimeur.

MDCC. LXXIX.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

OF

THE EAST ASIAN LIBRARY

DE

CONFUCIUS

DE

CONFUCIUS

CONFUCIUS

CONFUCIUS

CONFUCIUS



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE
HEREDITAIRE
DE
HESSE-HOMBOURG.

MONSEIGNEUR,

*Ce n'est point à titre d'exem-
ples que j'offre à VOTRE AL-
TESSE SÉRÉNISSIME les
Eloges de quelques - uns de mes
concitoyens. C'est un simple hom-
mage , consacré au penchant heu-
reux , que dans l'âge le plus ten-
dre , vous témoignez déjà pour la
gloire.*

Si pour le développer & le diriger à la vertu, il étoit besoin de Modèles, & qu'il me fut permis de les offrir à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, je ne consulteroïs, MONSEIGNEUR, que les Fastes de votre auguste Maison ; je me contenterois même de vous dire que le descendant de Philippe-le-Magnanime & le Fils de FREDERIC-LOUIS, n'a point d'autres modèles à prendre, d'autres guides à suivre.

Je suis avec un profond respect

**MONSEIGNEUR
DE VOTRE ALTESSE
SERENISSIME.**

Le très humble & très
obéissant - serviteur
LE CHR. DUVERNOIS.

AVERTISSEMENT.

Quelques morceaux détachés des Eloges que contient ce volume , ont déjà subi le jugement du Public. Plusieurs Journalistes ont décidé même „ que ce genre de travail pouvoit être „ très utile à cette partie de la société „ qui se dévoue à la défense & à la „ gloire de la patrie. “ (1) Je ne rapporterai point ici ce qu'ils ont ajouté de flatteur à cette décision ; 1^o. parce que naturellement je ne leur ai pas communiqué les morceaux les moins intéressans ; 2^o. parce que je n'ai point d'autres prétentions que celle d'être utile. C'est ce dernier motif qui m'engage à publier ce recueil.

(1) Voyez le Journal Encyclopédique de Bouillon ; la Gazette-Littéraire des Deux-Ponts, le Mercure de France, année 1770.

T A B L E
DES
E L O G E S,
CONTENUS DANS CE VOLUME.

D'Adrien - Maurice, Duc de
Noailles, Maréchal - de -
France. I

De Jean - Baptiste - François,
Marquis de Maillebois,
Maréchal - de - France. . . . 49

De Monsieur le Marquis de
Montcalm, Lieutenant-Gé-
néral des armées du Roi. . . 81

De François de Chevert, Lieu-
tenant - Général des armées
du Roi. 116

De Louis Beau de Mascaron, Ca-
pitaine au Régiment d'Au-

vergne & Commandant un
Corps de Volontaires. . . . 143

De Monsieur le Chevalier Do-
rigny, Colonel d'Infante-
rie & Commandant un
Corps de Chasseurs. 173



THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
IN TWO VOLUMES
BY NATHANIEL BENTLEY
OF THE BOSTON BAR
VOL. I. 1793

BOSTON: PRINTED BY
J. B. BENTLEY



E L O G E

D'ADRIEN-MAURICE

DUC DE NOAILLES,


PAIR ET MARECHAL DE FRANCE;

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE
LA TOISON D'OR,

GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE-
CLASSE,

PREMIER CAPITAINE DES GARDES-DU-
CORPS DU ROI, GOUVERNEUR DE
ROUSSILLON, CONFLANS, CER-
DAIGNE &c.

Mort à Paris en 1766.

 P OUR sentir tout le prix d'un
Grand-Homme, il faut l'être
soi-même. Il est des Héros qui ne sont
tels qu'aux yeux des Sages. Ils échap-
pent à la multitude qui ne pardonne
jamais les mauvais succès, & pour la

2 ELOGE DE NOAILLES.

quelle ne pas vaincre, est toujours une faute, & souvent même un crime. Rome ne voyoit dans *Fabius* qu'un citoyen timide, qui n'osoit point la venger d'*Annibal*. Le Restaurateur de la République n'étoit apperçu à travers ses manœuvres supérieures & ses délais sagement combinés, que par le petit nombre qui se contentoit de l'admirer.

Tel a été parmi les François le sort d'un Homme plus grand que célèbre, qui, l'ame des Conseils, fut tour-à-tour à la tête des Finances & des Armées, toujours le bienfaiteur de l'Etat, & dont la partie éclairée de l'Europe admira les talens; que la fortune ne favorisa pas toujours; mais qui méritoit toujours de vaincre. ADRIEN - MAURICE, DUC DE NOAILLES, ne jouit pas de toute sa gloire aux yeux de la plupart de ses Concitoyens; ses Campagnes savantes, ouvrage du Génie, & dignes de l'admiration de l'univers, ont été confondues, avec cette foule d'événemens, que la même année voit naître & oublier. Ils ont été injustes à son égard, soit que l'intervalle immense qui les séparoit de ce Héros les ait empêchés de pénétrer jusques à lui, soit

que d'autres Guerriers plus heureux, les aient accoutumés à n'admirer que des triomphes & des actions d'éclat. Pour acquitter autant qu'il est en nous la dette de la France envers un homme qui l'a si bien servie, nous allons lui rappeler ce qu'il a fait pour elle. Nous emprunterons les principes de Guerre, de Politique, de Finance du Maréchal lui-même; c'est la seule manière de le bien louer.

PREMIERE PARTIE.

L'enfance des Héros n'annonce pas toujours ce qu'ils doivent être; soit, que la Nature d'elle-même, ne marche que lentement dans ses productions sublimes; ou plutôt que le vice de notre éducation favorise cette lenteur & cette espèce d'engourdissement. Graces aux soins d'un vertueux Pere, ADRIEN n'augmentera pas le nombre des Grands-hommes dans lesquels des plaisirs meurtriers ont retardé la marche rapide du Génie, & ont enveloppé pour quelque temps le germe de la Grandeur. La première chose qu'il apprend, est que ses ayeux, en lui transmettant leur nom & leur sang, lui imposent la nécessité de leur ressem-

bler. Son âme sans cesse occupée de soutenir ce pésant fardeau, n'attend pas pour se déployer ces évènements mémorables qui ébranlent la terre; dès l'âge le plus tendre il fait espérer qu'un jour la France comptera un Héros de plus.

LE Camp est la première école des Guerriers; le grand Art de vaincre ne s'apprend point au sein des Villes & de la volupté. Le Courage se glace, les corps s'usent par la mollesse. ADRIEN ne consulte ni son âge, ni ses forces; il entend la voix du Génie qui l'appelle au Combat; il vole se ranger sous les drapeaux de son Perc. Ne croyez pas que le tumulte des armes soit un spectacle indifférent pour lui: déjà la gloire l'échauffe, le poursuit, lui fait éprouver cet ascendant, cet empire qu'elle exerce sur les âmes fortes. La Bataille du *Ter*, gagnée à ses yeux, imprime à son âme le desir brûlant de se montrer digne élève de son maître. Il suit bientôt la fortune de cet homme sans faste, idole des soldats, digne rival d'Eugene, qui joignoit à la douceur, à l'intrépidité de *Henri IV*, son ayeul, cette présence d'esprit, ce Coup d'œil qui prévoit, qui saisit tout,

cette activité qui ne laisse rien à faire. Le Génie qui anime *Vendôme*, semble s'emparer de l'ame de NOAILLES; (rarement les exemples sont perdus.) Si le jeune Guerrier ne peut encore s'élever au niveau du grand Capitaine, il a du moins le courage de le prendre pour modèle, & la force d'aspirer à sa gloire.

LA Mort de *Charles II*, plongea l'Europe dans une guerre meurtrière, qui couloit à la France son sang, sa gloire & ses trésors. Aux plus brillantes prospérités avoient succédé les plus étranges revers. Le nom de *Louis* perdoit cet éclat qui avoit toujours accompagné son règne, & pour affermir le trône de *Philippe*, il se vit sur le point d'être enseveli sous les ruines du sien. C'est dans ce temps de crise qu'ADRIEN est jugé digne de soutenir la fortune chancelante du Roi d'Espagne. Il marche à la tête d'une petite Armée contre cette Province fière & intrépide, entouffaste de sa liberté, presque toujours vaincue; mais toujours redoutable; qui, du sein même de ses défaites, semble prendre de nouvelles forces. La Catalogne est le théâtre sur

6 ELOGE DE NOAILLES.

lequel il déploie ce Génie heureux, ces ressources inépuisables pour la guerre. Changer de projets, en former de nouveaux suivant les dispositions de l'Ennemi, traverser ses desseins, arracher par la prudence ce qu'il n'ose se promettre de ses forces, en imposer par l'étendue & la hardiesse de ses vues, faire subsister une Armée dans un pays déjà épuisé. Telles sont les opérations qui signalent cette Campagne.

L'Anglois, fier d'avoir abaissé *Louis XIV*, venoit encore arracher à son petit-fils le Sceptre que le Testament de Charles & la voix des peuples lui avoient donné. Pendant qu'il prodigue son sang & ses trésors en Espagne, pour fermer les barrières du Trône à la Famille des Bourbons, ses vaisseaux couvrent les Mers, font diversion au Port de *Cette*. ADRIEN, plus sensible à la gloire de couvrir sa Patrie, qu'à celle de poursuivre des Conquêtes, abandonne la Catalogne, vole à l'ennemi, le brave, l'attaque avec cette impétuosité qui caractérise la Nation Francoise. Le nombre recule devant la bravoure,

& la flotte étonnée admire un Héros qui anéantit ses efforts.

UN Grand-homme, dit un célèbre Romain, compte toujours n'avoir rien fait tant qu'il reste des ennemis à vaincre. ADRIEN revole au secours de Philippe. Gironne, place importante, nourrissoit la fierté, soutenoit l'espoir des Catalans rebelles, & balançoit les succès de nos Armées : mais NOAILLES, accoutumé à joindre une profonde théorie à la pratique, instruit dans l'art d'exécuter rapidement un projet, comme dans celui de le savoir différer à propos, a tout prévu. Déjà la Place est investie, le canon foudroie ses remparts. La nature a beau combattre pour les assiégés; les obstacles ne font qu'irriter & redoubler le courage du Général françois; le soldat animé par son exemple, ne voit point de danger; il s'ouvre un passage à travers des barrières que les inondations sembloient avoir affermiées; il pénètre & dévore d'avance les dépouilles des Citoyens malheureux & coupables: *arrête, barbare, s'écrie ADRIEN, il est-beau de vaincre; mais il l'est encore davantage de pardonner.* Le trône d'Espa-

8 ELOGE DE NOAILLES.

gne est enfin assuré à un enfant de France, & le calme rendu à l'Europe.

Pour un militaire qui n'est que brave, la Paix est un temps de repos & d'oïveté; hors du combat, il ne fait plus agir. Le Génie, qui dans un jour d'action le porte au delà des bornes du devoir, semble alors l'abandonner; toutes les vertus du Héros disparaissent & les foiblesses de l'Homme se montrent. ADRIEN, nous offre un spectacle bien différent; semblable à ce Romain qui ne se croyoit jamais moins seul, que lorsqu'il étoit seul, il ne paroît quitter les armes que pour s'occuper des moyens de les reprendre un jour avec plus de gloire. Tous ses momens sont des momens précieux; il sent qu'il doit à l'Etat tout le bien qu'il peut lui faire. Il saisit le temps où la haine des nations est assoupie, pour se replier sur le passé, comparer les événemens, étudier les Grands-hommes, profiter de leurs fautes comme de leurs lumières, remonter aux principes de l'Art militaire, en suivre les progrès, entrer dans tous ses détails, combiner les rapports qu'ils ont entre eux, chercher les causes qui l'ont

rendu aujourd'hui si compliqué & si difficile, acquérir cette prudence consommée que nous verrons toujours marcher en lui d'un pas égal avec le zèle & le courage : c'est ce qu'on appelle les loisirs d'un Grand-homme.

LA mort du Roi de Pologne trouble une paix de vingt ans. Pourquoi faut-il que l'histoire soit presque toujours destinée à rappeler les crimes & les injustices des Princes, à retracer les malheurs des hommes ? Deux Puissances disputent à un Peuple libre le plus beau de ses privilèges, celui de se donner un Protecteur à son gré ; on insulte au choix des Polonois & à *Louis* dans la personne de *Stanislas*. Le Gendre devient l'appui du Beau-Pere. La gloire d'un Roi est de venger les Rois opprimés. L'embrasement de la guerre se répand dans la plus belle partie de l'Europe. Les Armées Françaises sont portées en Allemagne. Berwick, soutenu du courage de Noailles, force l'Ennemi aux lignes d'Etlinguen, assiège Philisbourg, où il trouve la mort & la gloire. La perte du Général afflige la France sans l'allarmer. ADRIEN a fixé

les regards & mérité la confiance de son Prince ; il va justifier son choix. Nous ne le suivrons point le reste de cette Campagne à la tête des Armées du Haut & Bas-Rhin ; ce qui feroit la gloire d'un homme ordinaire , ne donne qu'un foible lustre à celle d'un Héros.

L'année suivante le voit commander en Italie, où il a l'Ennemi à combattre & à concilier des Cours toujours prêtes à se défunir. Aux difficultés de la guerre se joignent tous les obstacles de la politique. Un homme qui n'eut sçu que combattre , n'eut été que dangereux. Cependant tout s'applanit sous les pas du Maréchal ; les motifs de division s'évanouissent , & les Alliés comprennent que leurs intérêts respectifs ne peuvent être séparés , & que celui de tous est de forcer l'Ennemi à évacuer l'Italie.

CE qu'il y a de surprenant , & ce dont la Posterité, plus juste que nous, lui saura gré , c'est qu'il termina la guerre à l'avantage & à la gloire de la Nation sans verser de sang : mais tel est le sort des Grand-hommes ; on les blâme souvent du mal qu'ils ne font pas ;

car nous ne dissimulerons point que l'on fit un crime au Duc de NOAILLES d'avoir épargné la Vie des hommes, d'avoir remporté des victoires sans combattre ; comme si le but de la guerre étoit uniquement l'effusion du sang ; comme s'il étoit moins glorieux de vaincre par la force ; comme si l'Homme le plus humain n'étoit pas en même temps le plus grand. Les François jouirent de la paix & de ses avantages ; ils oublièrent celui qui avoit travaillé à la leur procurer peut-être auroient-ils été plus reconnoissants si elle leur eût coûté d'avantage.

LES Empires sont comme la Mer ; ils ne jouissent pas long-temps du calme. Charles VI meurt , & replonge l'Europe dans ces dissensions barbares, qui l'affligent presque sans cesse. La France se rappellera long-temps les revers qui succédèrent rapidement à ses premiers succès en Bohême.

SES troupes transplantées sous un ciel étranger, au milieu d'un Peuple que sa haine contre elle encore plus que sa bravoure, rendoit redoutable, se détruisent insensiblement d'elles même.

La disette , la rigueur des saisons moissonnent ce que le fer de l'ennemi épargne; le Maréchal de NOAILLES, avoit prévu ces désastres, il avoit osé les représenter, car il aimoit sa Patrie; mais on ne le crut que lorsque l'évènement l'eut justifié. Cependant il ne s'agit plus de savoir s'il a calculé juste; de tels maux demandent de prompts remèdes. On le choisit pour refermer les playes de l'Etat. Il part à la tête d'une armée formée des débris de plusieurs autres.

IL faut juger les hommes par les obstacles, & mesurer notre estime autant sur la difficulté des entreprises que sur le succès; c'est le seul moyen de ne point deshonorer les cendres d'un Héros par de fausses louanges. Le Maréchal, arrivé dans la Basse-Alsace, trouve tout dans le plus grand désordre. Des fortifications démolies ou prêtes à s'écrouler, des frontières ouvertes & sans défense, des Troupes dont il falloit également ranimer le courage & réprimer la licence. Il se voit dans un pays neutre, où les égards pour la neutralité peuvent à tout moment retarder les opérations de la guerre; environné d'e-

spions payés pour le trahir; harcelé par une Armée plus forte en nombre, que ni les succès ni les revers n'ont point affoiblie; mais son Génie voit les dangers sans en être effrayé. Ses manœuvres supérieures vont apprendre à l'Europe, qu'un Grand-homme est au dessus des obstacles mêmes. Camper & décamper à propos, se conserver une communication libre avec les Places d'où l'on tire les subsistances pour son Armée, couvrir son pays, ne laisser échapper aucune occasion de donner de la jalousie aux ennemis, les suivre pas à pas dans leurs marches, se dérober à eux dans le temps qu'ils sont le plus intéressés à nous découvrir, se cacher à ses propres troupes, préparer aux uns des pièges, les y conduire insensiblement, sans le leur laisser appercevoir, ménager aux autres des surprises heureuses, les conduire à la victoire sans qu'elles s'en doutent, tirer toutes les ressources de l'art & du terrain; voilà le chef-d'œuvre de la guerre, & c'est ce que fit le Maréchal de Noailles. Nous n'avancions rien qui ne soit avoué de tous

14 ELOGE DE NOAILLES.

ceux qui servirent dans cette Campagne mémorable.

CE seroit bien ici le lieu de tracer le plan de la Bataille d'Ettinguen, de faire voir comment le Maréchal DE NOAILLES saisit tous les momens favorables, & tous les postes avantageux; comment, par sa vigilance, il sut tromper l'Armée ennemie, la bloquer, la réduire à la plus affreuse disette; comment il prévint à ce qu'elle ne put rester dans l'inaction, sans se consumer, ni combattre, sans s'exposer à une destruction entière; mais les hommes ne sont point touchés d'une entreprise que les succès n'ont point couronnée; elle méritoit de l'être; elle ne l'a pas été; c'est un prétexte qui leur épargne l'humiliation d'applaudir à l'ouvrage d'un Grand-homme. Le sort de cette journée fut comme celui de bien d'autres, où l'on verse beaucoup de sang de part & d'autre sans atteindre le but de la guerre: c'étoit pour les François une victoire enlevée plutôt qu'une Bataille perdue.

LES Troupes de Bavière s'étant réunies à celles du Maréchal, il poursuivit la Campagne avec la même supériorité

de Génie, se poste dans des lieux d'où il peut, sans diviser ses forces, en imposer à deux Armées.

N'oublions pas qu'il fut le premier à démêler & à faire valoir les talens de cet étranger célèbre, qui, fixé en France, en devint l'honneur & l'appui; c'est le plus beau trait de sa vie. Il falloit être le Maréchal de NOAILLES, pour hâter la fortune d'un homme qui lui disputoit la gloire des Armes; mais l'Envie n'a point de prise sur les grandes âmes; elles s'oublient pour le bien de l'Etat: c'est le vice d'un vil & méprisable courtisan d'envier la récompense du mérite & le prix des travaux.

Pendant que le Héros Saxon couvroit les Provinces Françoises, ADRIEN secondoit la fortune de Louis à la tête de ses Armées. *Ypres, Furnes, Menin, la Kenoque*, sont déjà au pouvoir du Monarque François. L'Ennemi effrayé de la rapidité de ces Conquêtes, se prépare à en arrêter le cours par une diversion aussi hardie qu'elle étoit glorieuse. Le Maréchal de NOAILLES, toujours sous les ordres de son Auguste Maître, vole en Alsace, relève,

raffure les courages abbatus. Tandis que l'esperance renait, le Ciel frappe la France par l'endroit le plus sensible; on touche au moment où son Roi victorieux va lui être enlevé. Elle oublie les dangers qui la menacent, pour ne s'occuper que de sa douleur. On éprouve un plaisir secret à rappeler des larmes si glorieuses aux sujets & au Monarque; sans doute qu'elles serviront de leçons aux Princes; un Peuple qui fait ainsi aimer ses Maîtres, est bien digne d'en avoir de bons.

ADRIEN, s'arrache à la présence de son Roi expirant, accourt à l'Ennemi, & répare les brèches que les frontières avoient déjà reçues. Cependant Louis est rendu à la vie & à la France; il reparoit sur le théâtre de la gloire, se rend Maître de Fribourg, retourne, couvert de lauriers, se montrer à son Peuple. Nous ne parlerons point ici de la Campagne suivante: on a déjà célébré la journée de Fontenoi, & quel François jaloux de la gloire de son Pays, peut prononcer ce nom sans attendrissement? Le Maréchal de NOAILLES y accompagna Louis, & l'on fait qu'il
eut

eut part au gain de cette Bataille. Ici finissent ses travaux Militaires; mais ce n'est qu'une partie de son Eloge. Nous tracerons un tableau rapide de ses négociations, de ses vues profondes sur l'Administration & sur les finances. Il n'y a pas moins de gloire à concilier les intérêts des Princes, à faire circuler l'abondance dans un Etat, à travailler au bonheur des hommes, qu'à défendre son pays de l'Etranger. *Sully* me paroît moins grand sur le champ de Bataille, prodiguant son sang à côté de Henri IV, son ami & son Roi; que *Sully* occupé à déceler le fraudes & les injustices des traitans, à fermer les playes de l'Etat.

Le Duc de NOAILLES a eu le triple avantage de servir sa Patrie en qualité de Guerrier, de Négociateur & de Ministre; il en a plus de droits aux hommages & à la reconnoissance des François.

SECONDE PARTIE.

LA face de l'Europe a changée. Il s'est fait une révolution dans les Gouvernemens, comme dans les mœurs & dans les esprits. A mesure que les scien-

ces ont fait des progrès parmi les hommes, la politique a eu la plus grande influence sur les affaires. Ce n'est pas la force ni la bravoure, qui décident aujourd'hui du sort des Etats. Souvent un trait de plume fait plus qu'une guerre de 20 ans, & l'on cesse d'être surpris qu'un homme, du fond de son cabinet, imprime le mouvement aux ressorts cachés des Empires, donne la loi, le repos au monde, ou l'ébranle à son gré.

CE n'est pas que les passions ne mènent encore les Princes comme elles les ont menés dans tous les temps. (La raison sera toujours consultée la dernière); mais l'on a étudié l'Art de les maîtriser; on connoit des ressourtes contre elles. Ce changement n'échappa point au Maréchal de NOAILLES. Dans un âge où les autres hommes ne connoissent que des amusemens frivoles, il interrogeoit les siècles, parcouroit les fastes des Nations. L'étude de l'Homme, si utile pour quiconque même ne seroit pas destiné à commander aux autres, faisoit ses plus chères délices. Son Génie, son gout pour ces entreprises qui demande de la

sagacité & de la souplesse, perçoient à travers toutes les démarches. Louis XIV s'en apperçut; un Grand-homme en démêle toujours un autre; & le Monarque fit valoir les talens du sujet. Philippe V, alloit recevoir son riche héritage; mais il ne lui étoit point encore assuré; il l'attendoit de la fidélité, de la constance du Peuple dont il avoit fixé les vœux. Il importoit à la Cour de France de démêler les secrets de celle d'Espagne; elle devoit diriger les démarches, dresser son plan de conduite sur cette connoissance. Louis attacha NOAILLES à la fortune de Philippe, le fit dépositaire des secrets de l'Etat, & ne tarda pas long-temps à s'applaudir de son choix. Les vieux Courtisans & les Ministres d'Espagne, ne voyant dans le jeune étranger qu'un homme aimable fait pour les plaisirs & la Société; le politique se déroboit à eux. Tandis qu'ils se livrent avec cette confiance qui ne soupçonne aucun ombrage, NOAILLES étudie leur génie, saisit leur caractère, sonde leurs dispositions, captive la bienveillance de la Nation Espagnole, fortifie son attachement

pour le Prince qu'elle a réclamé , nourrit sa haine contre les ennemis de la France , serre les nœuds de la plus étroite amitié entre elle & l'Espagne. Rappelé par Louis XIV, il trace un portrait fidèle de cette Nation qui nous étoit encore inconnue , parce qu'elle ne se laisse pas aisément deviner.

LES affaires changent bientôt de face. Louis, forcé par les revers de détruire en quelque sorte son propre ouvrage , abandonne Philippe. Toute la fortune de l'Enfant de France est déposée entre les mains de NOAILLES. J'aime à me peindre ce jeune Héros , portant ses vues au delà de la sphère étroite du présent, aspirant à la gloire de soutenir un Trône presque renversé, calculant les forces qu'on peut opposer à celles des ennemis , trouvant des ressources là où l'on ne voit que des dangers, représentant la haine de l'Espagne pour la Maison d'Autriche , comme un obstacle propre à fermer les barrières du Trône à l'Archi-Duc Charles ; donnant à sa Cour l'exemple d'un sujet qui ne veut point tremper dans la honte d'avoir abandonné le sang de ses

Princes, la forçant, par l'ascendant qu'il prend sur elle, à revenir d'une démarche flétrissante pour sa Nation, & à travailler à l'affermissement des droits de Philippe.

UN homme qui commençoit ainsi dans la carrière des négociations, devoit un jour y faire de grands progrès. Un véritable politique n'est pas l'ouvrage de la nature seule ; elle ne fait que l'ébaucher ; l'étude, la réflexion l'achevent. Dépositaire des secrets de l'Etat, le Négociateur ne doit rien abandonner au hazard. Son devoir est de connoître à fond les intérêts des Princes, de les discuter avec cette impartialité qui en impose, & cette modération qui inspire la confiance ; d'observer les Ministres des Cours Etrangères, de les suivre dans leurs marches, de ne se découvrir à eux qu'autant qu'il le faut pour ne point donner de l'ombre, d'entrer dans leurs vues, s'il n'y a pas d'autre voie de les plier à celles du Prince qu'il représente ; de lever les obstacles qui pourroient les croiser ; de faire respecter sa Nation, en la rendant redoutable.

Personne ne connut mieux ces efforts que le Maréchal de NOAILLES; personne ne fut mieux l'art de les faire jouer à la gloire de son Prince & à l'avantage de sa Patrie. Je me hâte d'arriver aux époques qui ont le plus signalé le Génie de ce Grand-homme.

LA guerre terminée en Italie, les dissensions duroient encore. L'intérêt, ce mobile des Rois comme des Peuples, nourrissoit un feu dont les étincelles auroient pu embraser l'Europe. Il ne s'agissoit plus d'affermir la Couronne de Pologne sur la tête de Stanislas; ce Prince avoit sacrifié ses droits au repos de la terre: mais l'on se disputoit les dépouilles d'une Province. Quelques contributions levées sur la Lombardie, avoient excité la cupidité des Princes. C'étoit une proie dont chacun d'eux vouloit avoir sa part. Le Maréchal de Noailles, déjà connu par son habileté à manier les esprits, à ménager les caractères, venoit de déployer dans cette même guerre, les talens les plus brillans pour la politique. Louis XV jette les yeux sur lui.. Il est choisi pour calmer une

querelle dont les Peuples auroient payé les suites, quoique la honte en fut retombée sur les Rois. Ainsi revêtu des pouvoirs de son Maître, instruit de ses volontés, il paroît comme un juge équitable, qui, la balance de la justice en main, pèse les droits, discute les intérêts des particuliers. Les passions, si ingénieuses à faire naître les obstacles, sont forcées au silence, & l'Europe apprend que le sort de la France est de vaincre également par le génie, l'équité, comme par les armes..

Un homme tel que le Maréchal, ne dut point ses succès aux ruses, aux artifices, seules ressources des Génies étroits. Une ame noble & élevée, un cœur droit, des manières faciles & insinuantes, un esprit juste qui saisit les choses sous leur véritable point de vue, une éloquence mâle & solide, qui fait les présenter de même; voilà les armes puissantes qu'il oppose, & avec lesquelles il triomphe.

Poursuivons une carrière si glorieuse.

L'Angleterre, la Hollande & la Savoie, avoient réuni leurs forces à celles de l'Allemagne, pour accabler Louis.

La France, sous le plus pacifique des Rois, vit encore l'Europe conjurée contre elle. Frédéric, son ancien allié, venoit de faire sa paix. La politique de Vienne avoit scu endormir ce Lion redoutable, & enlever à la France le plus ferme appui qui lui restat. Pendant que l'on s'épuisoit à imaginer ou créer des ressources, le Maréchal de Noailles réveille l'attention, fomenté la haine du Héros de la Prusse & l'enchaîne pour la seconde fois à la fortune de la France. L'on fera attention que le Ministère n'eut besoin que d'achever ce grand ouvrage. Noailles l'avoit déjà commencé de son propre mouvement. Nous rappelons avec plaisir un trait si précieux à sa mémoire. Rien de ce qui peut intéresser la gloire d'un Héros ne doit périr dans l'oubli; sa vie sera la leçon du monde, & le premier devoir des hommes est d'être justes. Cette négociation eut tout le succès qu'on pouvoit s'en promettre. Frédéric attaque l'Autriche, & Louis fait la Conquête de la Flandres.

Pourquoi les liens du sang & de la nature entre les Princes ne sont-ils pas des gages assurés de la paix pour les

Peuples? Et pourquoi les passions ferment - elles parmi les proches comme parmi les étrangers? Dans le temps que les Armes de Louis donnoient des secousses violentes à l'Allemagne, l'orage commençoit à se former à la Cour de Madrid; les Bourbons étoient sur le point de se déchirer. Le Duc de Noailles, par la connoissance qu'il avoit des intérêts des deux Couronnes, sembloit avoir acquis le droit de les concilier. Il offre de passer en Espagne & d'épargner aux deux Puissances la honte d'une rupture ouverte. Philippe, qui cultivoit sur le Trône les vertus d'un particulier, vit dans le Maréchal plutôt un ami, un bienfaiteur, que le député d'un Roi. Le tendre souvenir du passé ouvrit une voie facile à la réconciliation. Les Ministres, le Peuple, crurent entendre l'oracle de la Paix. Tous les nuages se dissipèrent. L'on vit que les hommes ne sont pas insensibles à la droiture, à la probité, & que le moyen de prendre un véritable ascendant sur eux, est de les convaincre qu'on est incapable de les tromper.

Nous n'entrerons pas dans de plus grand détails sur les négociations du Ma-

réchal. C'est à l'Histoire à consacrer tous les exemples qui doivent servir de leçons à la postérité.

TROISIEME PARTIE.

La mort du plus grand des Rois, fut l'époque de la plus profonde misère & d'un relachement total dans les nerfs de l'Etat. Il régnoit dans les parties de l'administration un désordre extrême. La circulation étoit entièrement arrêtée, la confiance perdue, le commerce anéanti; les campagnes ruinées manquoient de bras, nos Ports offroient à peine quelques débris de cette Marine florissante, qui avoit disputé à la fierté Angloise l'empire des Mers. Telle est la destinée des Etats puissants; la guerre leur donne les premières secousses & les ennemis qu'ils nourrissent dans leur sein achèvent de les renverser. Comme ces chênes robustes qu'un violent orage ébranle d'abord & que des insectes rongent, dévorent & renversent insensiblement. La France avoit résisté à l'Europe; elle alloit succomber aux fourdes menées des traitans. Le Ministère de Louis XIV, leur avoit vendu la Nation, autant pour soutenir

le faste d'un Maître qui prodiguoit tout, que pour repousser les efforts des peuples aigris contre lui. Engraissés du malheur public, ces ames mercenaires insultoient, par leur luxe, au sang de la Noblesse qui avoit défendu la Patrie, & aux larmes du cultivateur qui l'avoit nourrie. Ces réflexions sont un hommage rendue à la vérité ; quiconque craint de l'honorer est indigne d'écrire.

Le précieux rejetton de Louis, ne pouvoit encore soutenir le fardeau immense de la Royauté. Un Prince de son Sang avoit pris les rênes du Gouvernement. Philippe joignoit à une grande connoissance des affaires, à un gout délicat pour les Arts & les plaisirs, le talent encore plus rare de connoître les hommes. Parmi cette foule de Courtisans, qui cherchoient à mêler leur fortune à celle de la France, il distingue ADRIEN, l'associe à ses travaux & au grand ouvrage du rétablissement des finances. Le Duc de Noailles est sensible à ces marques flatteuses de confiance ; mais un motif plus noble, le bien de sa Patrie, vient l'animer.

L'ambitieux court après les honneurs. Le Citoyen ambitionne la gloire d'être utile.

La nature des maux de l'Etat demandoit une ame forte qui fût braver les obstacles , & sacrifier à l'utile ce qui ne pouvoit avoir que de l'éclat ; un Génie pénétrant qui remontât à la source de tout , qui vit dans ses Principes les conséquences, qui imaginât des remèdes, & ce qui est plus difficile encore , les moyens de les appliquer ; un esprit infatigable qui ne se refusât à aucun détail ; un cœur généreux qui fit le bien par le seul plaisir de le faire , & s'oublîât pour la gloire du Prince & l'intérêt du Peuple.

Aucune de ces qualités n'est étrangère au Duc de Noailles. Parcourons les temps orageux de la Régence , nous verrons les traces du Grand-homme partout imprimées ; rappeler ses travaux, c'est élever à sa mémoire le monument le plus beau & en même temps le plus durable.

Colbert, le modèle des Ministres, avoit porté dans le système des finances, les mêmes lumières que le siècle de *Louis* venoit de répandre dans la Phi-

lophilie, & dans tous les Arts; cependant il n'avoit pu établir un impôt qui fit connoître à fond les revenus du Royaume, la qualité des terres, le produit des denrées, le rapport qu'il y a entre les revenus & les impositions, le nombre des Habitans, le commerce de chaque Province. La France, dans un siècle éclairé gémissoit sous la tyrannie de la taille arbitraire; les malheureux portoient seuls le fardeau de l'Etat. Le Duc de Noailles saisit des premiers tous les avantages d'un projet qui assure à chaque Citoyen ses biens fonds, sa fortune, & règle sur eux ce qu'il doit à son Prince; il porte au Conseil de Philippe les vœux de la Nation: On examine le plan, & le Citoyen s'applaudit du nouveau bienfait rendu à sa Patrie.

Les crises violentes où se trouva *Louis XIV* sur les derniers temps de son règne, avoient forcé ce Prince à faire des aliénations sans nombre sur l'Etat; ressources passagères & qui engloutissent pour des siècles les revenus du Royaume. On avoit eu recours à des traités extraordinaires, espèce de souterrains où la cupidité éffrénée des Partisans ne

manque pas de se cacher & par où elle mine à petit bruit les Empires. Des Charges de toutes espèces venoient d'être créées, & la France se vit inondée d'une foule d'ames mercénaires qui crurent avoir acheté le droit de vivre aux dépens de la Nation, sans contribuer aux charges publiques, & qui partagèrent avec les plus anciennes Familles des privilèges qui n'étoient faits que pour elles; delà, ces fortunes monstrueuses qui aigrissent le Peuple & le soulevèrent contre les auteurs de sa misère. Des suites aussi dangereuses n'échappent point au Duc de Noailles. (Nous ne faisons que retracer ici les vues qu'il a laissées dans ses écrits). Il représente, avec toute la force d'un homme persuadé, que le seul moyen de prévenir la ruine totale de la France, est de commencer par éteindre, à l'exemple du Grand *Sully*, les créances sur le Prince, par faire régorgier les gens d'affaires, rendre aux professions utiles les bras que les préjugés & la mauvaise administration leur ont enlevés, & par rétablir la véritable Noblesse dans les droits qu'elle a perdus.

Les vœux de ce Grand-homme ne font pas tous remplis. Il est des circonstances où le mal est inévitable; cependant la confusion dispaeroit; l'Etat prend une face nouvelle. Ceux qui ont dépouillé la Nation sont dépouillés à leur tour; on augmente les revenus du Prince en soulageant le peuple; on supprime les offices nouvellement créés; il ne reste aux riches que la honte d'avoir renoncé au droit précieux d'être utile à leur Patrie.

Les constitutions sur l'Etat, les traités extraordinaires, la multiplicité des charges nouvelles, ne furent pas les seules causes des maux dont la France fut affligée: toutes les parties de la finance étoient livrées à un brigandage perpétuel; les canaux même destinés à transporter les revenus de l'Etat, les engloutissoient pour des années entières. La soif insatiable des richesses avoit imaginé les voies les plus obliques, pour ruiner le peuple & anéantir les ressources du Souverain. Le Duc de Noailles dévoile ces abus, le Conseil de la Régence en est irrité; on poursuit les coupables; on met un frein à la rapacité des

Receveurs; ils sont forcés à regarder les deniers Royaux comme un dépôt sacré auquel on ne peut toucher sans crime.

La révocation de l'Edit de Nantes se réunissoit à toutes ces causes & avoit fait à l'Etat une playe que les temps n'ont pu encore fermer. C'est une réflexion du Duc de Noailles; elle ne doit allarmer personne (nous le considérons ici comme politique.) L'Homme d'Etat connoissoit trop les véritables intérêts de la Nation, pour ne pas sentir la perte qu'elle avoit faite par l'émigration forcée de tant de Citoyens utiles qui portèrent chez l'étranger nos richesses, nos arts, & pour la pluppart une haine implacable contre leur ancienne Patrie. Le mal étoit sans remède, mais il étoit utile de ne pas l'ignorer : la connoissance de nos fautes passées peut nous rendre sages pour l'avenir.

UN étranger, Grand calculateur, d'une imagination vaste, fécond en projets, qui osoit tout entreprendre parcequ'il n'avoit rien à risquer, ne pouvoit manquer de plaire à une Nation, amie du merveilleux & de la nouveauté. Il
bâtit

bâtit un système qui enivre & les Grands & le Peuple.

Le Duc de NOAILLES le juge en homme qui en connoit les dangers; il élève sa voix contre l'ivresse publique; mais telle est la foiblesse humaine, on ne peut faire revivre les bienfaits des grands-hommes, sans presque toujours rappeler des ingrats qui les ont méconnus. L'Ecossois triomphe; le Patriote lui est sacrifié & va couler dans la retraite des jours qui devoient être si précieux à la France. Le Duc de NOAILLES ne perd rien de son éclat dans l'exil; la grandeur du sage n'est point une grandeur empruntée; elle est toute à lui; elle l'accompagne dans les revers comme dans la fortune, dans les fers comme sur le trône. J'admire plus *Marius* cherchant une retraite dans les marais d'Afrique, survivant par son courage à tous ses malheurs, que *Marius*, Consul de Rome, vainqueur des Cimbres & des Teutons.

Cependant le peuple inconstant renverse l'idole qu'il vient d'élever. *Law*, chargé de l'exécration publique, abandonne le pays qu'il a ruiné. Athé-

nes reconnoit sa faute ; on rappelle *Aristide*. Dès-lors la vie du Duc de NOAILLES n'est plus qu'une suite non interrompue de services rendus à la Patrie ; quand il cesse de la servir par son bras, il l'a dirige par ses conseils ; jusqu'au dernier moment il fait des vœux pour elle.

IL ne nous est pas permis de lever le voile sur tout ce qu'il a proposé dans les conseils pour le bien de l'État. Ses vues n'ont pas été aussi utiles qu'elles auroient pu l'être, parceque les Sages ne sont pas toujours écoutés. La plus grande partie de la France sait, que le Maréchal de NOAILLES, âgé de soixante-dix-huit ans, traça le plan que l'on suivit dans les commencemens de la dernière guerre. Un combat naval gagné, la prise de Minorque, faisoient déjà présager ce que l'on devoit attendre du rétablissement de la marine ; mais d'autres idées contrebalancèrent les siennes ; on négligea les forces de mer pour celles de terre : dez ce moment ce sage Citoyen, plus affligé des désastres de sa Patrie que des difficultés qu'il n'avoit pu vaincre, renferme

sa douleur au dedans de lui-même, & songe à finir sa carrière hors du tumulte du monde & de l'embarras des affaires. Dépouillé de tout ce qui pouvoit l'attacher à la Cour, il vient étonner la Capitale par ses vertus.

Nous avons vu l'homme public, à la tête des armées, dans les négociations & dans le ministère; contemplons un moment le savant, l'homme privé, le sage, le philosophe chrétien; ce tableau de sa vie ne sera pas le moins touchant.

Tous les hommes ne sont pas destinés à régir des Etats; mais tous sont nés pour être vertueux, & malheur à l'ame qui est insensible aux charmes des vertus pacifiques.

LE Maréchal eut des ennemis; pourquoi craindrions-nous de le dire? C'est le sort des hommes supérieurs: mais il étoit assés grand pour pardonner aux petites ames cette foiblesse & pour ne pas s'en affliger. L'humanité, ce sentiment si répété dans nos écrits, célébré par toutes les bouches; mais si rare dans nos actions, fut une des

vertus du Maréchal. Le soldat étoit un homme pour lui ; il y portoit même une certaine délicatesse ; en obligeant, il craignoit toujours d'humilier les malheureux. Le luxe & le faste , qui achèvent d'aggraver les chaines des grands , n'approchèrent jamais de son ame. Simple dans ses mœurs comme dans ses discours , il dédaigna tout autre ornement que celui de ses talens & de ses vertus. Le mérite avoit des ressources assurées auprès de lui ; il n'attendoit pas qu'il sollicitât ; il le prévenoit , le déterroit souvent , & l'honoroit toujours. Avare du temps , il recueillit tous les instans d'une vie qui s'écoule rapidement , & n'eut point à regretter des jours plongés dans la mollesse , perdus dans les intrigues. Je ne le louerai pas de n'avoir jamais fait sa cour que par ses devoirs ; une grande ame se doit à elle-même ces égards ; mais sachons - lui gré d'avoir donné un exemple si rare.

SA mort fut celle d'un sage. La fin de l'homme juste n'a rien que de consolant. La Religion couronna toutes ses vertus ; c'est là son plus bel

éloge , & ce qui peut nous consoler de l'avoir perdu.

Puisse, ce foible hommage, devenir l'interprète des sentimens de sa nation ; puisse-t-il rendre à la mémoire du Grand-Homme ce que l'envie ou l'ignorance lui ont disputé ; puissions-nous nous dire à nous-mêmes un Sage, un Héros vivoit parmi nous, & nous l'avons méconnu.



PRECIS DE LA VIE
D'ADRIEN-MAURICE
DUC DE NOAILLES;

Les louanges sont devenues suspectes , parce qu'on les a prodiguées. Quelques Frivains mercenaires & sans pudeur , ont voulu faire revivre des cendres , que la voix publique avoit condamnées à un éternel oubli , & donner un lustre à des hommes dont la mort auroit dû être regardée come un bienfait du ciel , puisque leur vie avoit été l'opprobre de la terre. Nous ne craignons point ce reproche. Les monumens que nous élevons à la memoire immortelle du DUC DE NOAILLES sont tous attestés dans les Fastes de la France. Ce sont des faits que nous exposons aux yeux du Public , & c'est sur les faits qu'il faut juger les Hommes. Nous suivrons dans ce précis l'ordre des tems que nous n'avons point gardé dans le cours de l'Eloge.

ADRIEN - MAURICE , DUC DE NOAILLES , naquit le 26 Septembre 1678 , d'Anne-Jules , Duc de NOAILLES , Pair & Maréchal de France. Les plaisirs n'assiegèrent point son enfance. Sa Famille n'avoit pas le préjugé de croire que l'ignorance fut un titre honorable ; elle lui fit un devoir de l'étude. Cette époque de sa vie sera la moins imitée.

Dès l'age de quinze ans il porta les armes en Catalogne sous son Pere, qui étoit bien digne d'être son maitre. La première leçon que le disciple reçût, fut un trophée élevé sur les rives du *Ter*. Il passa ensuite à l'école du fameux Vendôme, qui prit soin de former un Héros pour le siècle de Louis XV.

Philippe V alloit regner en Espagne; notre Cour étoit intéressée à connoître les dispositions des Espagnols pour leur nouveau Roi. Louis XIV, qui se connoissoit en hommes, jeta les yeux sur le Duc de NOAILLES, alors Comte d'Ayen, lui confia les secrets de l'Etat, & l'attacha à la suite de son petit-fils. On applaudit au choix du Prince; Noailles le justifia. Le poison des plaisirs qui circule au tour du trône & des Courtisans, n'altéra point la trempe de son ame. De retour en France, il traça un tableau fidele du Génie, du Caractère, des Sentimens de la Nation Espagnole.

La guerre pour la succession, recommença avec plus de fureur. Le Duc de NOAILLES suivit, à la tête de son Régiment, le sort de nos armes en Allemagne, se distingua à la Bataille de Fridelingen, gagnée par le Marechal de Villars. Louis XIV le rappella d'Allemagne pour lui donner le Commandement en Chef des troupes qu'il envoyoit en Roussillon contre les

Catalans rebelles. Ce Pays étoit épuisé de vivres & d'argent. La Cour de France, pressée de tous côtés, ne fournissoit que de légers secours au Duc de NOAILLES; toutes ses ressources étoient dans son courage, & son Génie; cependant il surmonta les obstacles, leva des troupes à ses dépens & sur son crédit, couvrit notre Pays, se fit admirer du peuple qu'il combattoit & de celui qu'il servoit. Les Anglois ayant fait une descente au Port de *Cette*, menaçoient d'inonder la Provence. Le Duc de NOAILLES, instruit du danger que couroit cette frontière, abandonna la Catalogne, vola aux ennemis & les força à se rembarquer.

Louis XIV, malheureux presque partout où il avoit été attaqué, vit le moment où il seroit forcé de faire la guerre à son propre sang. Jamais Prince n'avoit fait paroître tant de fierté; jamais Prince n'avoit été plus humilié. Le Duc de NOAILLES, qui jugeoit en Politique profond quel seroit le terme de cette querelle, représenta avec force l'opprobre dont la France se couvrirait en abandonnant Philippe. Ses discours étoient les discours d'un homme persuadé; il persuada. Philippe resta sur le trône & fut redevable au Duc de NOAILLES de sa Couronne. Il servit le Roi d'Espagne, de son bras & par

ses conseils. L'Histoire a consacré la prise de Gironne. Un événement qui eut tant d'influence sur les affaires de ce tems, méritoit de faire époque. Le Duc de NOAILLES s'y comporta avec une bravoure que Philippe jugea digne de la plus flatteuse récompense. Les pluies avoient interrompu la communication des quartiers. Pour aller à l'ennemi, il falloit d'abord combattre & vaincre la nature. Nous devons convenir à la gloire des Officiers François qu'ils partagèrent avec lui l'honneur de cette affaire.

L'orage se calma enfin en Europe. Louis XIV mourut & laissa le Royaume chargé de dettes. Philippé d'Orléans, appelé à la Régence pendant la minorité, s'occupa des moyens de fermer les playes de l'Etat; nos maux étoient presque sans remède. On donna au Duc de Noailles la Présidence du Conseil des Finances. Je ne rappellerai point toutes les opérations de la Régence, auxquelles il eut la plus grande part; il suffit de tracer celle où son Génie se développa tout entier. En 1717, le Régent ayant appelé extraordinairement au Conseil les hommes les plus distingués du Royaume, par leur rang & par leur mérite, le Duc de Noailles fut chargé de faire un rapport exact de tout ce qui regardoit la Finance.

Il commença par développer les revenus de l'Etat, leur nature, en quoi ils consistent, quelle est leur origine; il remonta à la mort de Louis XIV, examina quels étoient pour-lors les revenus du Prince, les compara avec les dettes dont on étoit chargé, & rappella toutes les opérations qui s'étoient faites dans le Conseil des Finances depuis son établissement. Le Célèbre Colbert, avec la meilleure volonté, & les plus grandes vues, n'avoit pu parvenir à éteindre la taille arbitraire; tant les abus une fois accrédités sont difficiles à déraciner. L'Abbé de St. Pierre, ce Citoyen vertueux, louable par le bien qu'il fit, & plus encore par celui qu'il voulut faire, imagina le projet d'une taille réelle qui assureroit la fortune des cultivateurs. Les avantages de cet impôt n'échappèrent point au Duc de Noailles; il les développa; le plan fut adopté.

Pour appliquer des remèdes salutaires aux maux dont la France étoit affligée, il étoit important qu'on en connût la source. Le Duc de Noailles l'a trouva dans la multitude d'aliénation faites sur l'Etat, lesquelles forment une espèce de bien qu'on n'acquitte qu'aux dépens des véritables richesses, & qui sont une charge permanente pour les peuples; dans les traites extraordinaires qui dépouillent les Citoyens, non seule-

ment de leurs revenus , mais même de leurs capitaux ; dans l'inégalité des impositions ; dans le peu de soin qu'on avoit pris à soutenir le change avec l'étranger ; dans la multitude d'offices nouveaux ; dans la révocation de l'Edit de Nantes , qui avoit arraché à la Patrie tant de bras utiles , qu'il lui importoit si fort de conserver.

L'ordre commençoit à renaître dans les Finances , lorsque *Law* fabriqua ce fameux système, destructeur & pere en même tems de tant de fortunes. Le Duc de Noailles luttâ encore contre ; il éprouva qu'on devient quelquefois coupable , en se refusant au malheur de sa Patrie ; ainsi sacrifié à l'étranger, idole passagère de la Nation, il alla dans la retraite cultiver des vertus dont il ne rougissoit point à la Cour ; son exil ne fut pas de longue durée ; mais la honte qui en retomba sur les auteurs sera éternelle.

L'Europe jouissoit depuis vingt ans d'une paix profonde. Chaque Puissance avoit eu le temps de réparer ses pertes & ses forces. La mort du Roi de Pologne ralluma la guerre. Le Duc de Noailles reparut aussitôt sur la scène militaire & commanda un corps séparé sous les ordres du Maréchal de Berwick. La déroute des

ennemis aux lignes d'Eitlinguen , fut son ouvrage. Le siège de Philipsbourg , où Berwick fut tue , suivit de près cette journée. Le Duc de Noailles reçut en même tems le Bâton de Maréchal , commanda les armées du Haut- & Bas-Rhin , rassura nos conquêtes & força l'ennemi d'abandonner Worms. On lui donna , l'année suivante , la conduite de l'armée d'Italie ; il ne falloit pas moins d'adresse pour lever les difficultés que les Cours de Turin , de Madrid & de Versailles avoient fait naître , qu'il falloit de courage pour vaincre les Autrichiens. Le Maréchal fit jouer les ressorts de la politique , accorda les Allies , força , sans coup ferir , les ennemis à évacuer l'Italie. De retour en France , on lui fit un crime d'avoir été trop humain ; il n'opposa aux reproches que ses services ; belle manière de se justifier ! Les Contributions levées sur la Lombardie , avoient désuni les alliés dès le commencement de la guerre. Lorsque l'Autriche entra en possession de cette Province , les contestations furent encore plus vives. Louis XIV crut que personne n'étoit plus propre à dissiper ces nuages que le Maréchal de Noailles. Il le chargea de ce soin , & bientôt il ne subsista aucunes traces de division.

Je passe sous silence ce qui ne peut fixer l'attention de la postérité. La Paix de Vienne ne

dura pas long - temps. Nos succès en Bohême & les désastres qui les suivirent de près, sont assez connus. Le Duc de Noailles n'avoit pas été d'avis que nos Troupes fussent transportées sous ce Ciel étranger. D'autres idées prévalurent. Dans ces circonstances critiques Louis XV l'envoya commander une armée dans la Basse-Alsace, où tout étoit dans le plus grand désordre. Le Maréchal fut maître de la Campagne, par ses manœuvres supérieures; il cotoya l'armée du Roi d'Angleterre, qui avoit le Mein entre elle & les François. Il lui coupa les vivres en s'emparant des passages au dessus & au dessous de son camp. Les Anglois, postés à Aschaffembourg, s'y trouvoient bloqués par notre Général. La disette des vivres & des fourrages fut si grande dans leur Camp, que le soldat fut réduit à la demie - ration par jour, & que l'on proposa de couper les jarrets aux chevaux. Ils ne pouvoient se tirer du mauvais pas où on les avoit conduits, sans s'exposer à une défaite entière. Le Maréchal avoit pourvu à tout. Nous touchions au moment décisif qui alloit mettre fin à la guerre, & contre-balancer nos pertes précédentes en Bohême & en Bavière; mais, comme a fort bien dit M. de Noailles lui même, les événemens sont au dessus du pouvoir des hommes; un moment, une méprise fait changer la face des affaires. La préci-

pitation d'un Lieutenant - Général détruisit le fruit de toutes ces sages & savantes dispositions. Un jour qui devoit être si glorieux à la France & si cher à la mémoire du Duc de Noailles, fut un jour marqué par la perte d'un grand nombre d'officiers, dont la bravoure méritoit d'être couronnée par la victoire. Nous n'entrerons point ici dans les détails de cette journée; nous donnons un précis de la Vie de Maréchal, mais nous n'écrivons point son histoire. Les troupes de Bavière se réunirent peu de temps après à celles qu'il commandoit. Il poursuivi la campagne comme il l'avoit commencée, toujours avec des vues sages & bien combinées, se posta dans des lieux avantageux & fit face à deux armées. La campagne suivante vit le Roi à la tête de ses troupes. La fortune du Prince fut confiée au Maréchal de Noailles. Le premier coup d'essai de Louis, fut la prise de plusieurs Villes. Pendant qu'on conqueroit la Flandre, le Prince Charles passoit le Rhin, & effrayoit nos provinces. Le Roi abandonna aussitôt ses conquêtes pour voler au secours de l'Alliée. Ce trajet est l'époque de sa maladie à Metz. Le Prince Charles poursuivi par le Duc de Noailles, repassa le Rhin; mais toujours en Grand - Capitaine, qui fait également l'art des retraites savantes & des attaques hardies.

Ce qui doit nous rendre à jamais précieuse la mémoire du Duc de Noailles, c'est le soin qu'il prit à faire donner le commandement de nos Armées au Comte de Saxe. Ce trait, aux yeux du Philosophe, vaut cinquante Batailles gagnées. Reconnoître ainsi publiquement la supériorité d'un rival, faire valoir ses talens aux dépens de sa propre gloire, c'est le comble de l'Héroïsme. Le Héros Saxon ne fut point ingrat; la reconnaissance n'est jamais un fardeau pour une belle ame. La France ignore que le Maréchal, à l'insçu du Ministère, engagea le Roi de Prusse à rompre la paix qu'il avoit faite avec la Reine de Hongrie & qui nous étoit si fatale. Ce trait ne devoit point être oublié dans son éloge; mais elle fait qu'il traca, de concert avec le Maréchal de Saxe, le plan de la bataille de Fontenoy. son ambassade extraordinaire en Espagne, fut son dernier coup d'éclat. Il se contenta, dans la suite, de proposer ses vues au Conseil, lesquelles furent quelque fois suivies, & très souvent ne le furent pas. En 1756, consulté sur ce qui concernoit la guerre qui venoit de se déclarer, il traça un plan qui fut suivi dans les commencemens. La prise de Minorque, le combat naval gagné, en furent le fruit, en justifèrent la sagesse. Plut-à-Dieu que ses idées n'eussent point été contrebalancées.

Il quitta dès - lors le conseil. Il venoit de se démettre de sa compagnie des Gardes - du Corps , que le Roi donna à son fils, le Duc d'Ayen , aujourd'hui Duc de Noailles. Trois ans avant sa mort, il abandonna le tribunal des Maréchaux de France, à la tête duquel il étoit comme Doyen. Tous ces sacrifices lui coûtèrent peu. Il ne tenoit aux dignités , qu'autant qu'elles lui procuroient l'occasion d'être utile. Les écrits que nous avons lus du Maréchal, respirent par tout la Vertu , l'Amour des Loix & de la Patrie, le bien de l'Humanité, le zèle le plus ardent pour la gloire & les intérêts du Roi, en sorte qu'on pourroit graver ces mots sur sa tombe, *Nemini nocuit, & omnibus profuit.*



E L O G E

DE JEAN-BAPTISTE-FRAN-
COIS DESMARETS,

MARQUIS DE MAILLEBOIS,
PAIR ET MARECHAL DE FRANCE ;

GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE
CLASSE ,

CAPITAINE-GÉNÉRAL DES ARMÉES DE
S. M. CATHOLIQUE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI,

MAITRE DE SA GARDE - ROBE,

GOUVERNEUR D'ALSACE &c.

Mort à Paris en 1762.

L'HOMME s'enflamme & s'émeut au récit d'une action héroïque & vertueuse. Tout ce qui porte l'empreinte de la grandeur a droit sur son cœur : il n'est souvent bas & vil , que parce qu'on ne fait pas l'intéresser à être noble & généreux. Couronnez le désintéressement & le Patriotisme , vous aurez des hommes & des citoyens. La seule image des anciens Romains put

enfanter des Héros dans leurs descendants, lorsque même la République eut le plus dégénéré. Ce que produisit le marbre & le bronze chez les Maîtres du Monde, nous avons lieu de l'attendre des monumens plus durables que l'on élève parmi nous aux Grands-hommes qui ont servi ou honoré leur Patrie.

Parmi les Guerriers François dont la mémoire doit le plus fixer l'attention & réveiller la reconnoissance de leurs concitoyens, Nous choisissons JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS DESMARETS, MARQUIS DE MAILLEBOIS, Maréchal de France. Sa vie offre l'exemple d'un Héros qui défendit sa Patrie, d'un Citoyen qui aima l'Etat, d'un Sage qui honora son siècle & sa Nation. Sa mémoire & ses vertus sont au-dessus des Eloges; mais nous avons besoin de leçons; c'est à l'école des morts qu'il faut conduire les vivans.

Si j'avois moins de vertus à célébrer dans mon Héros, je commencerois par retracer celles de ses ancêtres: ce se-

roit une leçon pour les Ministres des Rois & pour la postérité. Ils furent désintéressés dans des Postes où il est si difficile de l'être, & dans des temps où l'on pouvoit impunément se faire un jeu de vendre le sang du Peuple pour fournir au luxe & aux plaisirs : mais mon sujet n'a pas besoin d'un lustre étranger.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS naquit en 1681 de Nicolas Desmarêts, fait Contrôleur Général des Finances pendant les crises violentes du règne de *Louis XIV.* Il reçut l'éducation d'un simple particulier ; je veux dire, qu'il ne passa pas les plus beaux jours de sa vie à ne rien faire, ou à faire des riens dans un monde frivole. Pourquoi faut-il que ce trait soit un éloge ? & s'il est un éloge, pourquoi est-il si rare ?

Ses études finies, il entra aux Mousquetaires. Corps également guerrier & voluptueux ; qui savoit affronter la mort comme il couroit aux plaisirs.

C'étoit le temps où les Puissances de l'Europe alloient se disputer les dépouilles de *Charles II*, Roi d'Espagne. Ce Prince, oublié pendant le cours de sa vie, fixe leur attention lorsqu'il est sur le point de descendre au tombeau. La Maison de Bourbon, avoit droit à sa succession. L'infortuné Charles avoit même confirmé ce droit, en préférant cette Maison à son propre sang : mais le nom de Louis XIV, sa fierté, ses conquêtes passées, jettoient encore de l'ombrage. La Politique de l'Europe paroissoit intéressée à ce que la puissance de ce Prince ne s'aggrandit pas davantage. On se ressouvenoit des loix qu'il avoit dictées ; on prévoyoit qu'il pourroit en dicter encore, s'il venoit à bout d'assurer la Couronne d'Espagne sur la tête d'un de ses enfans.

L'Angleterre & la Hollande, qui n'avoient d'abord paru consulter que l'intérêt de l'Europe, se déclarèrent pour la Maison d'Autriche, & rompirent l'équilibre qu'elles croyoient conserver.

Une Puissance moins formidable,

mais que les ressentimens & le desir de la vengeance animoient contre Louis, se joignit à ses ennemis pour l'accabler. Ceux qui savent que les petits Etats ne se soutiennent que par une sage politique & par un juste calcul de leurs intérêts, excuseront le Duc de Savoie de s'être vendu contre ses deux gendres au parti qui lui promettoit le plus, & qui savoit mieux le payer.

Telles étoient les dispositions des choses au commencement de cette guerre sanglante, qui eut des succès si divers, & dont la fin trompa presque tous les politiques.

Dans cette fermentation générale, Louis déploya ce Génie fécond en ressources, qui avoit caractérisé un règne de cinquante ans. Partout attaqué, partout il fait face. Une armée nombreuse couvrait les Pays-Bas, tandis que *Vendôme* acquéroit en Italie une réputation digne du petit-fils de Henri-le-Grand. Le Duc de Bourgogne, ce Prince ami de l'humanité & de la vertu, qui fut pour les François ce qu'

avoit été autrefois Germanicus pour les Romains, ne dégénéra point de la valeur de ses ancêtres. Sa première campagne est marquée par le gain d'une bataille ; mais ces succès ne devoient pas être de longue durée. C'est le sort des choses humaines d'éprouver des vicissitudes.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fit ses premières campagnes sous le Maréchal de Boufflers, cet homme infatigable dans le travail, intrépide dans le danger, dont la réputation auroit pu balancer celle des plus Grands Généraux, s'il n'eut point combattu contre le fameux *Churchil*. De l'armée de Flandres il passa à celle d'Alsace, commandée par le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Tallard. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS servit sous eux avec la bravoure d'un soldat. Cependant on touchoit au temps où la fortune toujours favorable à Louis, devoit lui faire éprouver ses caprices & son inconstance. Rarement les grands succès sont exemts de revers ; il faut ce contre poids à l'orgueil de l'homme.

Le nombre des ennemis de la France grossissoit chaque jour du côté de l'Italie. L'Autriche y avoit rassemblé la plus grande partie de ses forces; soit qu'elle craignit que la politique intéressée de Savoie n'abandonnat son parti, soit qu'elle crut y combattre avec plus d'avantage. Dans cette conjoncture on affoiblit l'armée d'Allemagne pour fortifier celle d'Italie. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS passe, avec les troupes de renfort, dans le Piémont; le Duc de la Feuillade y commandoit les troupes Françoises.

C'est ici le théâtre où il à commencé à déployer son Génie pour la guerre, & à annoncer ce qu'on devoit attendre de lui.

Le Piémont, Pays entrecoupé de rivières & de montagnes, défendu par une multitude de Fortereffes, dont la plus foible peut arrêter une armée nombreuse, habité par des hommes endurcis au travail, agguerris par la nécessité, n'offre par tout, à ceux qui l'attaquent, que l'image de la mort.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS voit les périls sans s'en allarmer ; il s'applaudit d'avoir à triompher de la nature & des hommes. C'est ainsi qu'il faut envisager la carrière des armes , quand on aspire à la gloire.

Il est parmi les Troupes Françaises un corps ami par goût des fatigues & des dangers, dont la gloire fait l'unique passion, qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge, les Grenadiers. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS , animé du même esprit, jaloux d'avoir des compagnons & des rivaux dignes de lui, devint l'ame de ce corps, le conduisit par tout où il y a des risques à courir & des lauriers à moissonner. On le vit , à leur tête, emporter la hauteur de la Brunette, descendre delà dans les vallées de St. Martin & d'Aost, les forcer & les soumettre aux armes de Louis.

Si les coups de main pouvoient assurer la réputation d'un Guerrier, celle du MARQUIS DE MAILLEBOIS l'auroit été dans un age , où la plupart des hommes ignorent encore l'héroïsme de

la gloire. A la prise des Villes de Nice, de Chivas, de Ville-franche, il se comporta avec une prudence & une bravoure qui annonçoit déjà le Grand Homme.

Le Duc de la Feuillade avoit mis le siège devant Turin. Il ne paroïssoit pas que cette Place dût être un écueil funeste à la gloire & aux armes de la France. Le Ministère s'étoit prêté à cette entreprise avec une ardeur qui aura peu d'exemples; mais les grands préparatifs ne sont pas toujours le présage des grands succès. Il falloit un chef aux Troupes Françaises: La Feuillade avoit les qualités d'un homme de bien, d'un courtisan aimable; mais celles d'un Général lui manquoient. Il s'agissoit de prendre une Ville, & non pas de faire sa cour. L'on voit souvent des gens instruits dans l'art de ménager leurs intérêts auprès des Rois, & peu propres à ménager ceux de l'Etat dans une armée. La nature a partagé les talens; heureux celui qui ne méconnoit point le lot qu'elle lui a assigné.

Au moment où les affaires paroissent désespérées, où le courage des François se glaçoit par le mauvais succès, LE MARQUIS DE MAILLEBOIS, sensible à la gloire de sa patrie, s'élève au dessus de lui-même. Il force, à la tête des Grenadiers, tout ce qui s'oppose à lui. Tel on vit autrefois le Jeune Scipion s'élancer au milieu des Carthaginois, chercher des victimes pour réparer la défaite des Romains. Qu'il seroit doux de se peindre ces momens d'yvresse d'un jeune Guerrier, si son dévouement pouvoit toujours sauver la gloire de l'Etat? LE MARQUIS DE MAILLEBOIS faisoit encore face à l'ennemi, lorsque tout à coup la terre s'ouvre sous ses pieds & l'engloutit. Ce coup imprévu n'ébranla point son âme; elle est au dessus des revers. Rendu à la lumière, il cherche à se rendre utile ou à mourir en Héros. Le Ciel favorise ses vœux; & s'il ne peut changer la fortune de la France, il a la gloire de prévenir de plus grands désastres, en assurant à l'armée une retraite favorable, & un transport

facile de l'artillerie, en danger de devenir la proie du vainqueur.

L'échec que les François venoient de recevoir devant Turin, changea la face de la guerre. Dès ce moment Louis, d'agresseur qu'il étoit, est forcé de se tenir sur la défensive. Presque toutes les barrières qui couvroient son pays, sont ouvertes. Le Prince Eugène & le Duc de Savoie profitent de leurs avantages, attaquent la Provence & le Dauphiné: Toulon bombardée par une Flotte Angloise, menacée par les Autrichiens, ne paroissoit pas devoir tenir long - temps contre de si puissans ennemis. Dans la détresse & le découragement où l'on étoit, on ne voyoit aucune ressource; mais ce que l'Etat n'osoit se promettre de ses forces, le hazard l'offrit & délivra deux Provinces du plus grand des dangers.

LE MARQUIS DE MAILLEBOIS se trouva à la levée du siège de Toulon. La réputation de bravoure dont il jouissoit déjà, lui mérita l'honneur d'aller déposer trois bataillons Allemands, re-

tranchés sur le sommet du Mont Cenis. L'entreprise étoit périlleuse & faite pour une ame avide de gloire; il marche à l'ennemi & le culbute.

La levée du siège de Toulon n'apporta point un grand changement dans les affaires. L'armée des Alliés avoit franchi la plupart des barrières de la Flandres. La présence du Duc de Bourgogne, à la tête d'une puissante armée, n'empêcha point Eugène & Malboroug de former le siège de l'Ille. Entreprise, qu'on auroit regardé comme téméraire, si elle n'eut point réussi. Le Maréchal de Boufflers défendit la Place pendant quatre mois. Sa conduite, quoique malheureuse, méritera toujours des éloges. L'ame du MARQUIS DE MAILLEBOIS parut se multiplier dans ce siège : présent à tout & partout, il se signala également par son zèle, sa prudence, son activité & sa bravoure. Boufflers, assés grand pour apprécier le mérite, sans en être jaloux, fut sensible à celui d'un jeune Héros qu'il voyoit s'élever pour la gloire & la défense de son Pays; il con-

tribua à son élévation au grade de Brigadier.

Je passe sous silence les trois années qui suivirent la capitulation de l'Ille : on n'aime point à retracer l'image des calamités publiques ; & d'ailleurs , plut - au - ciel qu'on put les effacer de l'histoire de ma Nation !

Le moment étoit arrivé où la fortune , lassée de persécuter Louis , devoit amener une révolution aussi étonnante qu'elle étoit imprévue. Soit qu'il y ait dans les revers, comme dans la prospérité, un degré au delà duquel les choses ne vont jamais , soit que des causes que nous ignorons eussent préparé de loin cet événement. L'Angleterre changea de système contre toute vraisemblance , & résolut de faire sa paix avec sa rivale. Villars, qu'on auroit appelé le restaurateur de la Patrie, si les courtisans étoient moins envieux & jaloux , & moins ennemis du mérite , avançoit l'ouvrage que le hasard avoit commencé. Eugène étoit assés grand pour l'estimer. L'affaire de De-

nain, époque à jamais mémorable pour la France, acheva de le persuader qu'il pouvoit le craindre, & que Louis venoit de lui opposer un Héros digne de le combattre. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fut témoin des manœuvres du Maréchal de Villars; c'étoit de grandes leçons pour lui: il méritoit de les recevoir.

Nous ne suivrons point MAILLEBOIS à la Bataille de Denain, à la prise des Villes de Douai, de Bouchain, de Landau; c'est à l'histoire à rappeler les détails de la vie des grands hommes qu'elle offre pour modèles à la Postérité.

Au commencement de la Campagne de 1713, LE MARQUIS DE MAILLEBOIS eut un combat à soutenir qui coutoit à son cœur & à son amour pour la gloire. Le Roi l'avoit attaché à sa personne par une charge. Son devoir étoit d'obéir au Monarque qui réclamoit ses services, & son penchant l'entraînoit à l'armée. Dans ces circonstances, il fait solliciter la permission de

courir à de nouveaux dangers. Ce trait est un des plus beaux de sa vie. Un homme qui eut moins aimé l'Etat auroit préféré les douceurs de la Cour aux travaux de la guerre; la gloire de servir à l'abri du danger la personne du Roi, à celle de servir dans ses armées : mais quand on est Citoyen, le cœur ne se partage guères entre ce qui est moins utile, & entre ce qui l'est plus. Il rejoignit l'armée de Villars qui reprenoit la supériorité que les armées Françoises avoient perdue depuis si long-temps. La prise de Spire, de Worms, de Fribourg, rendit le calme à l'Europe.

Louis XIV, qui savoit apprécier & faire valoir les talens, fut sensible au mérite du MARQUIS DE MAILLEBOIS. Pour lui marquer sa confiance, il le chargea d'aller tenir les Etats de Languedoc; emploi toujours difficile après des temps malheureux. Le Marquis fut représenter la personne du Prince sans trop laisser appercevoir l'autorité du Maître. Il remplit les devoirs de sujet & de Citoyen. La Cour & la

Province s'accordèrent à lui donner des applaudissemens. De retour du Languedoc, il s'occupa de la discipline de son Régiment. L'homme médiocre se croit toujours au dessus de son art ; l'homme de génie se reproche sans cesse de n'avoir pas assez approfondi le sien. Tant de services lui méritoient de nouvelles dignités ; il les obtint ; il fut fait Maréchal-de-Camp & Chevalier des Ordres du Roi. Sachons gré à certains Princes d'avoir été justes ; c'est le seul moyen d'intéresser les autres à le devenir.

Tandis que l'Europe jouissoit d'une paix profonde, l'Electeur de Bavière refusoit d'acquiescer au traité de Hanovre, & nourissoit un feu qui auroit pû se répandre. Il est rare qu'après un long orage on n'éprouve encore quelques secousses. LE MARQUIS DE MAILLEBOIS fut envoyé à la Cour de Munick pour lui épargner la honte de détruire l'ouvrage de la Paix, que les malheurs des temps passés rendoient si nécessaire. Cette commission remplie avec autant de zèle que de prudence, il revint

vint en France reprendre le commandement d'un corps de troupes qu'on envoie en Dauphiné.

Les bruits qui se répandoient sur une guerre prochaine avec le Duc de Savoie, avoient donné lieu à toutes ces précautions. Heureusement pour les Peuples, le Roi de Sardaigne sacrifia son ambition au repos de la terre.

Le Cardinal de Fleuri, ce Ministre d'un caractère si doux & si facile, qui avoit inspiré à son Maître autant de gout pour la paix, que Louis XIV en avoit eu pour la guerre; chargea le MARQUIS DE MAILLEBOIS du soin d'entretenir une alliance durable avec la Cour de Turin. Ce trait fait l'éloge du discernement du Cardinal, comme il prouve l'estime qu'on avoit conçue pour M. DE MAILLEBOIS.

La Mort du Roi d'Espagne avoit embrasé l'Europe; celle du Roi de Pologne causa le même incendie, vingt ans après. Telle est l'influence que peut avoir un seul homme sur le sort de ses

semblables. *Stanislas* avoit pour lui la voix des Peuples & les armes de Louis ; l'Autriche favorisoit son concurrent. Louis, pour venger son Beau-Pere outragé, déclare la guerre à l'Autriche. C'est ici l'époque qui a fixé la réputation du MARQUIS DE MAILLEBOIS. Nous allons parcourir une partie des exploits qui lui ont acquis le nom d'un des plus Grands Capitaines du siècle de Louis XV.

L'Italie a presque toujours passé pour le tombeau des François. Les revers qu'ils ont sans cesse éprouvés dans ces climats y ont donné lieu. Par cela même la guerre de 1733 offre un spectacle d'autant plus intéressant pour la Nation, qu'elle fut une suite non interrompue de prospérités & que ses succès devoient être moins attendus.

MAILLEBOIS ouvre la campagne par le siège de Pitzighitone, la prise de la Gera-d'Adda & du Château de Milan, celle de Saravalla & de Tortone. Commencer ainsi c'étoit donner un présage favorable pour les campagnes suivantes.

ELOGE DE MAILLEBOIS. 67

Chargé de commander dans le camp de Sacca, il suit les mouvemens des ennemis: se présentent-ils en petit nombre pour s'emparer d'un poste avantageux; il profite de leur foiblesse, fond sur eux, les met en déroute; s'ils reviennent à la charge avec des forces supérieures, loin de s'engager dans un combat inégal, il s'occupe du soin de faciliter à les troupes une sortie favorable. Il n'a pas le préjugé de croire que l'on n'est pas brave parceque l'on cède. La résistance est souvent une marque de témérité, & le sang des hommes est toujours précieux pour quiconque est homme lui-même. Cependant le Marquis de MAILLEBOIS ne laisse perdre sa supériorité que pour la reprendre bientôt après; il plie pendant un grand orage pour se relever avec plus de force dans un temps plus calme, ou lorsqu'il aura acquis des forces nouvelles. Sa manœuvre dans la reprise du Château de Colorno, est digne des plus grands éloges: On entreroit ici dans de plus grands détails, s'il ne se fut point élevé à de plus grandes choses.

La retraite de l'armée Francoise devant les troupes légères & les Grenadiers Impériaux, n'intéresse pas moins la gloire de MAILLEBOIS. Sans cesse harcelé par des ennemis supérieurs, il pare tous les coups, & fait face sans se laisser entamer; la marche même de l'armée n'est point interrompue; il rejoint le Roi de Sardaigne, les Maréchaux de Coigni & de Broglie qui applaudissent tous à sa conduite. Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il se trouva sur la Chaussée de Luzara! vous le verriez à la tête d'une brigade, fondre sur deux bataillons, les attaquer avec impétuosité, en flanc & de front, renverser tout ce qui s'oppose à son courage. Tant de talens n'échappent point au Maréchal de Noailles: cet homme si peu connu de son vivant, & cependant si digne de l'être, qui, de tous les Généraux François, fut peut-être le seul également capable de tracer le plan d'une bataille, de gouverner un peuple; & d'éclairer son siècle. Noailles choisit MAILLEBOIS comme l'homme le plus propre à seconder ses vues. Il l'emploie à la prise de Reg-

giolo, à l'attaque des retranchemens de Réverré. Le blocus de Mantone fut la dernière époque de cette guerre, où le Génie de Maillebois se développa tout entier.

Les Corfès, Peuples nourris dans l'enthousiasme de la liberté, qui n'ont parus, dans tous les temps, adopter des chaînes, que pour les briser bientôt après, avoient excité une fermentation dans leur Isle, & refusoient de reconnoître leurs anciens maîtres. Le Marquis de MAILLEBOIS fut envoyé pour calmer l'orage & soumettre les rebelles.

Je n'entrerais dans aucun détail sur les opérations de cette campagne. Il suffira de dire que la soumission de cette Isle à la domination françoise est une suite des vues & des plans que M. de Maillebois avoit suivis alors.

La conquête & la pacification de la Corse confirmèrent le génie & la réputation de ce Grand Homme. Louis ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en lui accordant le sceptre des Guerriers.

La mort de Charles VI ramène sur le théâtre du monde les horreurs de la guerre. Le sang humain est-il donc fait pour abreuver la terre ? Le Cardinal de Fleuri, plus occupé à faire respecter son Maître en Europe par un gouvernement juste & modéré que par l'éclat des armes, fut entraîné malgré lui dans la guerre de 1741. Il prévoyoit ce qu'elle devoit coûter à la France. Son avis ne prévalut pas. On n'a pas toujours raison parce qu'on est sage.

Le Maréchal de MAILLEBOIS commanda les troupes rassemblées sur le Bas-Rhin, & dont l'objet étoit de forcer l'Electeur de Hannovre à la neutralité.

Les succès des troupes de France & de Bavière, sous les ordres de l'Electeur, furent interrompus par le changement de système du Roi de Prusse. Le Maréchal de Broglie avoit déployé toutes les ressources du Génie à la journée de Sahay, sans faire prendre aux affaires une face plus favorable. Le Prince

Charles rejoignit M. de Lobkowitz, & les François se virent forcés, par là, de se renfermer dans Prague, où le Grand-Duc les assiégea. Dans ces circonstances critiques, le Maréchal de MAILLEBOIS reçut ordre de marcher avec les troupes de Westphalie au secours de Prague. Il quitte Dusseldorf, après avoir disposé sa marche en quatre divisions. Il se rendit ensuite à Francfort pour convenir avec l'Empereur Charles VII. des opérations de l'armée. A son arrivée il proposa un plan qui délivroit Prague; c'étoit de transporter les troupes de Westphalie droit à Passaw & de renforcer le Comte de Saxe, trop faible pour attaquer M. de Kevenhüller. Cette jonction auroit attiré toutes les forces Autrichiennes sur le Danube; l'armée de Prague recouvroit sa liberté; mais rarement les hommes sont d'accord quand ils trouvent des prétextes pour ne pas l'être. L'Empereur entraîné par un conseil Bavarrois, qui craignoit que la Bavière ne devint le théâtre de la guerre, força le Maréchal de Maillebois à marcher par Amberg aux gorges de Bohême, malgré l'impossibilité pres-

que démontrée de pénétrer jusqu'à Prague. Pendant qu'il tente envain le passage par la gorge de Vaydhausen , il envoie en diligence le Duc de Harcourt s'emparer de Plann. Il marchoit à tire-d'aile pour y prendre poste & combattre le Grand-Duc qui le cotoyoit de l'autre côté des montagnes. M. de Breteuil alors Ministre de la Guerre , lui fit savoir , par un courier , que l'intention du Roi n'étoit pas qu'il se compromit dans aucune entreprise dont le succès put être douteux. Le Maréchal, réduit à manœuvrer, chercha à dérober sa marche au Grand-Duc & à surprendre les passages de l'Eger. Il passe cette rivière , force les Croates & les Pandours qui la gardoient , marche à Schlackewert pour primer l'ennemi à Stuntz. Ce fut par ces manœuvres qu'il força l'ennemi à lever le blocus de Prague. Content de cette opération , il ramène son armée sur le Danube , qu'il passe, en remet le commandement au Maréchal de Broglie , sous les ordres du quel il finit la campagne avec le zèle d'un citoyen & la déférence d'un subalterne. L'envie ne fut jamais le partage d'une

belle âme, ni celui d'un grand cœur.
Les Héros savent se respecter.

De retour en France, M. de Maillebois cherche la solitude; mais son repos ne fut pas de longue durée. L'année d'après on l'arrache à sa retraite pour l'employer au siège de Fribourg que le Roi faisoit en personne. il commanda ensuite une armée qu'on envoyoit en Wétéravie; prit la forteresse de Kœnigstein, que l'Electeur & le Chapitre de Mayence lui avoit refusée. Aiant établi ses quartiers d'hyver sur le Mein, il remit le commandement de cette armée au Prince de Conty, pour prendre celui des troupes d'Italie qui étoient aux ordres de l'Infant Don Philippe.

La conduite de son armée de 60,000 hommes, par un chemin presque partout escarpé, entre des montagnes & la mer, offre le premier spectacle digne d'admiration. Il s'agissoit de s'ouvrir une route à travers un pays où les ennemis trouvent des ressources dans les obstacles mêmes qui retardent une armée; où ils peuvent marcher sans être

vûs, & tendre des pièges presque à chaque pas. L'activité, la prudence qui présidoient à toutes les démarches du Maréchal lèvent les difficultés qui se présentent.

Il arrive à Nice avec une promptitude incroyable ; surprend l'ennemi, qui ne soupçonnoit pas même son départ. Son premier soin est de s'assurer des dispositions de la République de Gènes & de combiner le point de réunion de son armée avec celle d'Espagne. L'Infant ouvre la campagne par la prise d'une forteresse. Le Marquis savoit combien il est important d'occuper un poste d'où l'on puisse en imposer à l'ennemi, prévoir tous ses mouvemens, prévenir ses surprises, triompher de la nature pour camper avantageusement. Cette manœuvre étonne le Roi de Sardaigne. Il voit plusieurs places emportées d'assaut sans oser leur donner du secours. Le but du Maréchal étoit d'engager son ennemi au combat. Pendant que ses detachemens s'emparent de Plaisance, il s'avance jusqu'à Castel - nuovo - di

Servivia, d'où il peut soutenir les diversions qu'il médite sur le Plaisantin & le Parmèsan, & saisir l'occasion de combattre le Roi de Sardaigne. Comme les progrès du Maréchal ne pouvoit arracher ce Prince du poste qu'il occupoit, on détache un corps de 6000 homme contre Pavie, ce mouvement réveille M. de Schullembourg. Maillebois qui cherchoit, en Grand Capitaine, à diviser les forces de ses ennemis, pour les attaquer avec plus d'avantages, saisit l'occasion, passe le Tanaro sur cinq colonnes, attaque le Roi de Sardaigne, le met en déroute & le pousse jusque sous Valence. Schullembourg, instruit de cet événement, tente de repasser le Pô, pour secourir son allié; mais envain; Maillebois a d'jà fait bruler les ponts. Un grand homme pourvoit à tout. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs Villes, & valut au Maréchal le titre de Grand d'Espagne; Quand les honneurs sont le prix des servies, ils donnent un nouvel éclat au mérite.

La Campagne suivante fut marquée par des revers. Les Généraux Espagnols, faussement persuadés que la France venoit de traiter avec la Savoie, abandonnent Maillebois. L'Armée ennemie plus nombreuse & moins épuisée par les fatigues que l'armée françoise, prend sur elle la supériorité qu'elle avoit conservée jusqu'à lors. Cette révolution étonne Maillebois sans l'effrayer. Il commence par s'affûrer un poste avantageux, dans le dessein d'y attendre de nouvelles troupes & d'en imposer à ses ennemis.

La prise de Valence rompt toutes ses mesures & achève de ruiner ses espérances. Dans ces circonstances critiques il s'arme de tout son courage. Jamais il ne parut si grand que lorsqu'il fut malheureux. Abandonné de ses alliés, fort inférieur en nombre à ses ennemis, à la tête d'une armée que les revers ont découragée, il ose combattre; force les postes les plus difficiles, culbute les Piémontois, & leur enlève l'occasion de lui nuire. C'est ainsi qu'il faut lutter par la gran-

deur d'ame contre les coups de la fortune.

Le Maréchal, suivant l'ordre qu'il reçoit de la Cour, rejoint l'Armée de l'Infant. Ce Prince s'étoit engagé dans un pas d'où il ne pouvoit se tirer sans quelque coup hardi. Maillebois à son arrivée voit le danger pressant : il attaque avec impétuosité les Autrichiens, & les force d'abandonner leurs retranchemens. Ce succès ne donne point une face nouvelle aux affaires ; mais il ménage à l'armée le passage d'une rivière, la facilité d'attaquer la gauche de l'ennemi avec avantage

Le Marquis d'Arenbourrg , pour vouloir trop précipiter l'attaque , détruit le fruit des plus sages dispositions ; Maillebois reconnoit la faute ; mais elle étoit sans remède , il s'agit d'en prévenir les suites. Voyant toutes ses mesures rompues, il change de manœuvre, repasse la rivière, vole avec son infanterie au secours des Gardes Espagnolles , déjà dissipées par le feu des batteries. A ce mouvement brus-

que & hardi, les Espagnols se rallient: Sans doute que la victoire se fut déclarée pour le Maréchal, si on eut pu faire avancer la cavalerie Françoisse, dans le temps qu'il arrêtoit la charge de la Cavalerie Autrichienne. Ces détails ont été développés dans l'ouvrage consacré aux campagnes & à la Gloire du Maréchal; mais on ne sauroit trop répéter tout ce qui peut servir de leçon aux hommes. Personne ne connut mieux que M. de Maillebois, l'art de se poster avantageusement. A le voir après une retraite, on l'auroit pris pour maître de la campagne. Ses discours sur la guerre, étoient ceux d'un homme persuadé. Il sentoit fortement & s'exprimoit de même.

Les raisons qu'il oppose au Comte de Gages qui vouloit s'enfermer avec l'armée dans Plaisance, prouvent assez qu'il parloit avec autant de force & d'énergie, qu'il combattoit avec courage. La postérité saura gré à M. de Maillebois, d'avoir triomphé d'un avis contraire, pour exécuter la manœuvre la plus sçavante & la plus digne d'admira-

tion. Faire des préparatifs pour un coup d'éclat, dans le temps le plus propre à les cacher; assurer ses travaux, se dérober à l'ennemi, ne lui laisser aucune communication avec soi; être toujours sur ses gardes, pour ne pas tomber dans les pièges, & pour tirer avantage de l'erreur des autres, c'est ce qu'on appelle le Chef - d'œuvre de la guerre, & ce que fit le Maréchal de Maillebois au passage du Pô. Le recit le plus simple en fait l'éloge le plus grand. Cette expédition si sage & si bien méditée, est suivie du gain d'une bataille.

La mort de Philippe fait changer la face de la guerre. Son successeur n'eut point les mêmes vues, ni la même politique d'enthousiasme pour l'établissement de l'Infant en Italie. On passe à l'indifférence. Maillebois s'apperçoit de cette révolution dans les esprits, & songe dès-lors à finir sa carrière militaire en Héros. Si, avoir sur les bras deux armées, l'une en tête, l'autre en queue; si, passer un défilé bordé par la mer, inquiété par une flotte, sont quel-

que chose, il faut avouer que la fin du Maréchal ne le céda point aux plus beaux jours de sa vie.

M. de Maillebois eut les mœurs d'un Citoyen qui aime son Prince & sa Patrie. Insensible aux richesses il ne travailla que pour la gloire & le bien de l'Etat. Plut-à-Dieu qu'un pareil exemple vécût sans cesse parmi nous ! Son caractère étoit vif, sans être emporté. Personne n'intéressoit plus que lui, quand il parloit de son art. Il aimoit à s'en entretenir avec ceux qui avoient servi sous lui ; pour ce qui est de sa morale, il vécut toujours en honnête-homme & en chrétien. Il n'ignoroit pas que les plus grands talens, sans la vertu, sont des dons précieux, qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais reçus.

Il avoit vécu en Heros, il mourut en sage, le 7 Fevrier 1762 âgé de quatre vingts ans.





E L O G E

DE MR. LE MARQUIS DE
MONTCALM,

LIEUTENANT - GE'NE'RAL

DES ARMÉES DU ROI,

ET COMMANDANT EN CHEF LES TROU-
PES FRANÇOISES DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

Tué, devant Québec, le 13 Sept. 1759.

LOUIS-JOSEPH, MARQUIS DE MONT-
CALM-GOZON DE ST. VERAN, Seig-
neur de Gabriac, Lieutenant - Général
des armées du Roi, Commandeur ho-
noraire de l'Ordre Roial & militaire de
St. Louis, Commandant en chef les
Troupes françoises dans l'Amérique sep-
tentrionale, avoit reçu en naissant cette
aptitude aux sçiences, qui annonce un
génie transcendant. L'inventeur du Bu-
reau Typographique, M. Dumas, avoit
fait sur lui, ainsi que sur son jeune
frere, *Jean-Louis-Pierre-Elisabeth
de Montcalm de Candiac*, l'essai de sa
méthode. Ce dernier mourut à l'âge de

sept ans , & déjà cependant , il avoit mérité que son nom fut conservé dans les fastes des connoissances humaines ; des progrès aussi rapides qu'étonnans , lui avoient rendu naturelles les langues hébraïque , grecque & latine. La nature avoit trop fait pour sa gloire & point assez pour sa conservation. Des organes aussi déliés , aussi susceptibles d'impressions durables , ne pouvoient que perdre promptement de leurs forces , ou se rompre bientôt par une tension trop continue.

Avec une intelligence aussi heureuse , mais moins précipitée , M. de MONTCAIM fit les mêmes progrès que son frere , connu à fond le génie des mêmes langues. Jamais aucune trace empreinte dans sa mémoire ne s'en effaça par la suite. Qu'un homme qui se seroit destiné à cultiver les sciences & les lettres eut tâché d'acquérir les mêmes connoissances , on n'en eut pas été surpris ; mais qu'un guerrier pût mériter la palme académique & prendre place entre les enfans d'*Uranie* , c'étoit un nouveau prodige ajouté à tous ceux qui devoient

illustrer la vie de M. de MONTCALM. Au milieu de ses travaux les plus pénibles & les plus multipliés, il conserva le gout des sciences & de l'étude. Son ambition secrète étoit de mériter d'être admis un jour à l'Académie des Belles-Lettres. Après avoir vécu comme le Grand *Condé*, il espéroit mourir comme lui, entre les bras des Sages qui éclaireroient son siècle.

M. DE MONTCALM avoit commencé sa carrière militaire par être enseigne dans le régiment de Hainaut : il y fut ensuite Lieutenant & Capitaine. Il servit dix-sept ans dans ce régiment & fut fait, en 1743, Colonel du régiment d'Auxerrois, Infanterie. En 1747, le Roi le nomma Brigadier de ses armées, & en 1749, Mestre-de-camp d'un nouveau Régiment de Cavalerie.

Comme le Grand Turenne, il avoit passé par tous les grades militaires. Chaque année de sa vie avoit été marquée par des progrès nouveaux. Chaque emploi avoit servi à déployer son génie. Les combinaisons les plus sa-

vantes lui avoient appris tous les secrets de cet art terrible , mais devenu nécessaire pour assurer contre les attentats de l'ambition & de l'orgueil , le repos du cultivateur , le fruit des travaux de l'artisan & de l'artiste , enfin le bonheur général , qui , pour le sage , n'est que le résultat du bien être de chaque particulier.

LE MARQUIS DE MONTCALM, ainsi formé à l'art de commander par l'art aussi utile peut-être de savoir obéir , mérita , lorsqu'il fut devenu colonel , la confiance des Généraux sous lesquels il servoit. Ce fut alors qu'il recueillit le fruit des connoissances qu'il avoit acquises dans le silence du cabinet & dans la carrière moins brillante des grades subalternes. Toujours prêt à voler où son devoir l'appelloit ; mais toujours supérieur & aux dangers que l'honneur lui ordonnoit de braver , & aux entreprises où son expérience avoit à maîtriser la fortune ; il prouva que l'honneur sublime de commander les hommes , & de donner son propre génie pour garant de leur conservation , exige des réflexions profondes , une étude suivie

& la plus haute vénération pour les de-
voirs qu'il impose.

La réputation du Marquis de MONT-
CALM acquéroit chaque jour un nouveau
lustre. Elle étoit d'autant mieux éta-
blie, qu'il ne la devoit pas aux seuls
élans d'une valeur aveugle, qui suppo-
se pour l'ordinaire plus de témérité que
d'expérience. A la bataille donnée sous
Plaisance, le 15 Juin 1746, il reçut
trois blessures à la tête. Retiré à Mont-
pellier pour s'y faire guérir, il apprit
que son régiment étoit commandé pour
aller attaquer le poste de l'assiette. Ses
blessures encore ouvertes, n'arrêtent
point le Marquis de Montcalm; il vole
où la gloire l'attend; la tête encore en-
veloppée, il rejoint son régiment, se
signale à cette action meurtrière, & y
est encore blessé de deux coups de feu.
Jamais l'héroïsme n'avoit pu se distin-
guer par une intrépidité plus inébran-
lable, par une constance plus étonnan-
te. Le sang qu'il avoit reçu de ses an-
cêtres sembloit justifier tant de magna-
nimité; un *Montcalm*, l'un de ses
ayeux, avoit épousé Jeanne de *Gozon*,

petite nièce de ce *Diodat* de *Gozon*, qui vainquit ce monstre effroyable, la terreur & la désolation de l'Isle de Rhodes, & qui par ce service, mérita que des suffrages unanimes l'élevassent à la place de Grand-Maitre du plus illustre des ordres de la chrétienté.

C'est trop s'arrêter à des détails, qui serviroient à former l'éloge des guerriers ordinaires. Hâtons-nous de suivre M. de *Montcalm* dans ses exploits guerriers, sur un théâtre où ce nouveau Turenne fut couronné des mêmes lauriers & mérita dans l'histoire la même place que celui du dix-septième siècle.

Nommé par le Roi, en 1756, Maréchal-de-Camp & Commandant des troupes françoises en Amérique, il ne crut pas qu'entre ce monde nouveau & l'ancien il dut y avoir quelque différence, quant à la manière de traiter les hommes. Il savoit que l'être le plus brute est sensible aux bienfaits qui préviennent ses desirs & qui veillent sur sa conservation. C'est sur ces principes qu'il établit sa conduite; aussi par sa

tendresse & son exemple sçut-il plier à sa volonté ces ames de fer qui, sorties des mains simples de la nature, & méconnoissant les douceurs de l'harmonie morale, conservent toute l'âpreté d'un courage indocile, & toute la roideur d'un caractère subordonné aux impulsions d'un instinct sauvage. Tel fut le premier objet de triomphe qui honora sa grande ame. Ces hommes, peu accoutumés à se maîtriser eux-mêmes, dépouillèrent devant lui leur fierté naturelle. Un commerce de confiance, d'amitié, d'obéissance & de vigilance paternelle naquit entre le Héros françois & les Colons indisciplinés: ainsi le vin & les liqueurs fortes ne furent plus pour eux le véhicule à l'obéissance; l'amour seul commanda, & dès-lors la discipline trouva des soldats qui la chérissent, moins pour elle même que pour le chef qui la leur faisoit aimer. Plus d'une fois la disette la plus cruelle se fit sentir à toute l'armée; mais on oublioit le malheur des circonstances, pour ne penser qu'à la tendresse du Pere commun des François & des Américains. Premier Inspecteur des hopitaux, il veill-

loit sur les blessés avec un soin particulier ; rien n'échappoit à ses regards. Il n'étoit pas de ces hommes qui appellent de tout au tribunal de la mode souveraine de leur pays , & qui voudroient que tous les Peuples de chaque continent se dépouillassent des usages & du génie qui leur sont propres , pour adopter les préjugés frivoles qu'ils dédaignent. M. DE MONTCALM respectoit l'ouvrage de la nature , dans l'heureuse simplicité des sauvages dont il avoit fait ses amis. *Il connoit , disoient-ils, nos usages , comme s'il avoit été élevé au milieu de nos cabannes. Ce n'est pas assez pour lui de les connoître , il s'y conforme , & se fait un plaisir d'assurer par là nôtre bonheur.* Quand il reçut à Chouëguen , la nouvelle que le Roi l'avoit décoré du Cordon-Rouge , ils vinrent l'en féliciter , mais le discours même qu'ils lui adressèrent fut un nouvel hommage rendu à son mérite.

*„ Nous apprenons que le grand Oïon-
thio vient de t'accorder une nouvelle
faveur , nous t'en félicitons puisque
celà te cause de la joye ; mais nous
ne pouvons t'en aimer , ou t'en estimer*

d'avantage, parceque c'est toi - même que nous estimons & que nous aimons. "

Lorsqu'un Général a mérité qu'un peuple soit pénétré pour lui de pareils sentimens, il est bien certain d'enfanter des Héros; aussi M. de MONTCALM, assuré que jamais ses soldats ne refuseroient de le suivre, entreprit-il des choses incroyables & soutint des travaux dont on n'a point d'idée en Europe. Exposé à des dangers dont la seule pensée fait frémir la nature, réduit souvent à manquer des choses les plus nécessaires, forcé pendant onze mois, de se contenter de quatre onces de pain par jour, mangeant de la chair de cheval, pour en donner l'exemple; jamais la sérénité de son ame n'en fut altérée; l'amour de la gloire & de son Roi lui rendit tout possible.

L'année 1756 fut l'époque de son arrivée dans la Colonie. L'armée du Général *Loudon* se promettoit des succès rapides. L'arrivée de M. DE MONTCALM change l'état des affaires : des

dispositions aussi rapides qu'heureuses arrêtent les Anglois; alors nôtre Général laisse des instructions à M. de Lévi, commandant en second, vient à *Montréal* & marche vers le lac *Ontario*. C'étoit la rapidité de *César* & la prudence de *Fabius*. Trois Bataillons françois & environ douze cents hommes de milice du pays attendoient leur nouveau général. Il se met à la tête de cette petite armée, vole à *Chouëguen*, y aborde, malgré le feu de huit barques dont quelques unes portoient jusqu'à vingt-cinq pièces de canon avec lesquelles les Anglois foudroyoient les François; mais Montcalm les commande: tout cède à l'ardeur qu'il communique à ses guerriers. Un siège est formé; la tranchée est ouverte; en trois jours les forts *Ontario*, *Choëguen* & *Georges* sont enlevés aux ennemis. Dix sept - cents quarante deux prisonniers rendent les armes. Parmi eux étoient quatre-vingts officiers & deux régimens de cette brave infanterie angloise qui avoit balancé à Fontenoi la fortune de la France. Le Marquis de MONTCALM, après sa victoire, rase les

Forts, revient à *Montréal* & delà au lac du *S. Sacrement* avec ses troupes victorieuses.

Ce n'étoit point pour y gouter le repos qui semble être le prix du triomphe. Le Général Loudon attendoit M. de Montcalm pour le combattre. La supériorité de ses forces sembloit lui promettre de venger les armes angloises; mais *Montcalm* paroît; la terreur le précède; *Loudon* se retire précipitamment à Albani. Le Héros françois jouit alors de sa victoire, & revient, après cette expédition glorieuse, chercher au moins un abri contre le froid le plus excessif sous lequel la nature put gémir. On étoit alors à la fin de Novembre. L'armée ne marchoit que sur des glaces, qui trompoient la célérité de sa course. Depuis le mois de Juin, M. de Montcalm avoit fait parcourir à ses soldats huit cents lieues de pays; son seul courage leur restoit dans des contrées desertes où le ciel sembloit avoir oublié qu'il put exister des hommes. L'intempérie de l'air, la disette des vivres, l'horreur des fri-

mats, la difficulté des chemins, rien n'allarmoit des guerriers conduits par un Général intrépide, qui pour eux n'étoit qu'un pere sensible. On croiroit lire l'histoire des *Piritbois* est des *Thésées*, en lisant celle des François conduits en Amérique par le Grand - Homme dont nous esquissons les exploits.

C'étoit peu d'avoir vaincu d'avoir forcé à respecter nos colonies. Le temps même où il étoit resté dans l'inaction lui servit à rallier de nouvelles forces. Déjà le printemps de 1757 annonçoit de nouveaux efforts de la part des Anglois. M. de MONT-CALM réunit toutes ses forces : elles consistoient en deux mille hommes de milice, en six bataillons de troupes réglées, aux quels étoient joints dix-huit cents sauvages. Ils s'étoient rassemblés de trente nations différentes; tous étoient pénétrés de la même vénération pour leur Général; tous le célébroient dans le même langage, celui de l'amour qui ne varie jamais, quelque soit le continent, le caractère, ou le climat. La chute du lac

du St. Sacrement étoit le lieu de réunion. Là le Héros divise son armée en deux corps. L'un commence sa marche à travers des lieux jusqu'alors inaccessibles, repaires affreux, qu'il falloit disputer aux bêtes féroces, & qui devinrent le théâtre de l'héroïsme & de la patience. L'autre corps est embarqué sur le lac. Après quatorze lieues franchies avec des travaux dont toute l'éloquence humaine ne peut décrire les détails, MONTCALM se résout à attaquer l'ennemi retranché dans son camp sous le fort *Guillaume - Henri*. Une garnison de 500 hommes défendoit ce fort, & les troupes du camp la rafraichissoient continuellement. L'attaque commence; le fort est détruit: la garnison pouvoit être prisonnière: mais les vivres manquoient; les habitants de Québec étoient réduits à un quarteron de pain par jour: il fallut réserver pour les françois eux-mêmes le peu de nourriture que les prisonniers eussent consumé. La prise du fort *Henri* sembloit annoncer celle du fort *Edouard*; mais le sage MONTCALM crut que l'on servoit autant l'Etat

en ménageant les soldats du Prince, qu'en tentant des conquêtes hasardeuses ou des victoires qui auroient coûté trop de larmes à la Patrie. Les milices voyoient approcher l'instant de la récolte; M. DE MONTCALM leur permit d'aller veiller sur ce trésor, aussi important au succès de ses armes que les armes elles-mêmes. Les sauvages se retirèrent; plusieurs étoient venus de huit cent lieues, pour le seul plaisir de voir cet homme, dont la réputation avoit fait naître dans ces climats sauvages des transports d'admiration & des sentimens d'amour jusqu'alors inconnus. M. DE MONTCALM sentit bien que l'on pourroit lui reprocher de n'avoir pas attaqué; mais il sentit aussi qu'il faudroit avoir bien peu d'idée des difficultés qu'il avoit à vaincre, pour croire que ses jaloux eussent été fondés à lui faire ce reproche. Combien de circonstances lui faisoient une nécessité de modérer lui-même l'ardeur qui le transportoit! les colons & les sauvages s'étoient retirés; il manquoit de toutes les munitions de guerre & de bouche dont il pouvoit avoir besoin. Il fallut transf-

porter à bras, pendant l'espace de six lieues, tout ce qui étoit nécessaire pour former un siège. Sa petite armée étoit épuisée de fatigues, affoiblie par le défaut de nourriture. Pour tout autre Général, c'eût été beaucoup de n'être pas vaincu; mais pour M. DE MONTCALM, après avoir fait une conquête, il sembloit qu'il manquoit à sa gloire d'en faire une seconde. L'envie crut pouvoir élever sa voix.

M. DE MONTCALM dédaigna de répondre à des accusations trop au dessous de lui, pour les honorer de quelques sentimens. Déjà il avoit conçu pour la campagne suivante un plan qui lui promettoit les plus heureux succès. Enveloppé de sa gloire & dès-lors inaccessible aux traits de la calomnie, occupé du grand projet qu'il méditoit, pouvoit-il s'appercevoir que des insectes rampans loin de lui, avoient l'audace d'élever du sein de la poussière leur tête méprisable, en croyant insulter à l'aigle qui portoit le tonnere de la France? MONTCALM ignore leurs injustes allégations. Le témoignage intime de

son cœur lui suffit pour être heureux, & semblable au sage qui descend en lui-même, *se suo intuitu beatus*.

L'automne de 1757 fut une époque mémorable de sa vie. Une famine affreuse désola la colonie jusqu'au printemps de 1758. Ce fut alors que M. de Montcalm signala ces vertus paisibles dont il avoit trouvé le germe dans son cœur, & que l'étude des sciences y avoit développé. Leçon à jamais frappante pour les militaires, puisqu'elle leur apprend que l'étude ajoute aux dons de la nature cette perfection sans laquelle ils éblouiroient l'esprit, sans intéresser l'ame. M. DE MONTCALM mêloit aux combinaisons savantes par lesquelles il préparoit les opérations qui devoient mettre le sçeau à sa gloire, l'exercice de ces soins généreux qui consolent l'humanité en la soulageant. Général, il ne paroissoit être qu'un philosophe sensible, occupé de répartitions de rations & de veilles consacrées aux malades. Il rappelloit parfaitement l'idée de ces premiers Réligieux

gieux hospitaliers de St. *Jean de Jérusalem* qui, après avoir été des lions dans les combats, n'étoient plus, dans la retraite où languissoient des pauvres & des blessés, que des colombes bien-faisantes.

C'étoit au milieu de tant de bienfaits prodigués à tous les compagnons de gloire, de travaux & de disette, que M. DE MONTCALM attendoit l'instant où de nouveaux prodiges alloient effacer tous ceux que l'on avoit admirés en lui jusqu'alors. Il avoit reçu de France le secours de deux bataillons, qu'une maladie épidémique avoit attaqués sur mer. Qu'elle ressource contre les forces que la Nation Britannique devoit lui opposer? Le Lord Loudon avoit été rappelé pendant l'hiver; le Général *Abercromby* l'avoit remplacé. Plusieurs régimens, envoyés d'Europe, étoient accourus pour venger l'honneur & le nom Anglois. Vivres, soldats, argent, rien n'avoit été épargné par la Cour de Londres. La perte des François paroissoit assurée.

Déjà, fier des soins que le ministère anglois avoit pris pour seconder son activité, Abercromby étoit entré en campagne. Il vouloit prévenir le Général François & profiter de tous ses avantages, pour ajouter aux fastes de la France quelques jours malheureux à ceux que sa nation y a plus d'une fois inscrits. Le défaut de vivres avoit arrêté long - temps M. DE MONTCALM. Enfin il se mit en marche pour aller attaquer l'ennemi. Quel spectacle offroit les deux armées? d'un côté, vingt-sept mille hommes de troupes bien aguerries, ne manquant de rien & dans le meilleur état possible; de l'autre côté, huit bataillons, que la maladie épidémique, & les pertes de l'année précédente avoit réduit à un état déplorable. Ils formoient à peine 3300 hommes. M. DE MONTCALM s'avance avec cette poignée d'hommes, & se porte vers le lac du St. Sacrement. Abercromby se hâte lui-même de le joindre. Il pouvoit dire comme Tigrane : „ Si ce sont des députés, „ c'en est trop ; si ce sont des combattans, c'en est trop peu. Une dé-

faite ôtoit à M. DE MONTCALM tout moyen de retraite ; l'ennemi s'étendoit jusqu'à Montréal & coupoit ainsi la Colonie. Dans cette situation, le Général François semble, comme le Grand-Condé à Rocroy, éclairé par quelque inspiration secrète ; il reconnoit lui-même un poste sur les hauteurs de Carillon, l'adopte, y fait tracer un retranchement en abattis, laisse un bataillon pour commencer les travaux qu'il a commandés, & pour garder en même temps le Fort. Après ces premières dispositions, il fait faire à son armée un mouvement décisif, se porte quatre lieues en avant, & reconnoissant lui-même la position de l'ennemi, il lui en impose par la fierté de sa contenance. Le Général Anglois étonné de ces manœuvres savantes, ne se fie plus à la supériorité du nombre ; il hésite sur le parti qu'il doit prendre. Sa lenteur augmente la hardiesse de son adversaire, qui sçait en profiter par tous les moyens que son génie lui suggere. Outre les troupes réglées, il n'avoit que quinze sauvages & quatre cents cinquante hommes, tant de la colonie que de la marine. Les sauvages

effrayés des dangers qu'ils prévoyoiént, se retirèrent & laissèrent errer au hazard dans les montagnes, le détachement auquel ils servoient de guides. Les 450 hommes, tant colons que marins, restèrent campés dans la plaine. Ils n'eurent aucune part à l'attaque qui suivit de près ces mouvemens divers. On étoit alors au 6 Juillet 1758. En examinant cette opération à jamais mémorable, on croit suivre le rival de Montécuculli dans toutes les dispositions par lesquelles il avoit cru triompher du plus illustre de ses adversaires.

M. DE MONTCALM écrivoit à M. Doreil, Commissaire-Ordonnateur :
 „ Je n'ai que pour huit jours de vivres,
 „ point de Canadiens, pas un seul sau-
 „ vage. Ils ne sont pas arrivés. J'ai
 „ à faire à une armée formidable, mal-
 „ gré cela je ne désespère de rien. J'ai
 „ de bonnes troupes. A la contenance
 „ de l'ennemi je vois qu'il tâtonne. Si
 „ par sa lenteur il me donne le temps de
 „ gagner les hauteurs de Carillon, & de
 „ m'y retrancher, je le batterai. “ Cette lettre exprime bien l'heureuse tran-

quilité d'un guerrier qui trouve en lui-même des raisons de confiance, & qui juge avec assurance des événemens à venir, par la sagesse même, qui a ménagé les succès qu'il se promet.

Pendant la nuit du six au sept, M. DE MONTCALM se replia sur le poste qu'il avoit choisi. Il fit travailler aussitôt au retranchement qu'il avoit ordonné. Lui-même donna l'exemple d'une ardeur infagitable. Quel soldat eût hésité à montrer du zèle lorsque le chef de l'armée partageoit avec elle les soins les plus pénibles ? Chacun travailloit à l'exemple du Général. L'abattis n'étoit pas encore achevé, lorsque le 8 Juillet, le Général Anglois commença l'attaque avec dix-huit mille hommes de troupes aussi valeureuses que bien disciplinées. M. le Chevalier de Lévi se mit à la droite de l'armée Françoisse. M. de Bourlamaque commandoit la gauche, & M. de Montcalm le centre. Le combat dura depuis midi jusqu'à la nuit ; ou plutôt ce furent sept combats différents, dans l'intervalle desquels l'ennemi ne prenoit quelque repos, que pour

révenir à la charge avec plus de fureur,
 & faire succéder des hommes frais aux
 corps déjà fatigués par la résistance des
 François. Tout ce que l'adresse, l'ex-
 périence, le courage, la rivalité qui
 subsiste depuis tant de siècles entre
 deux nations accoutumées à se voir avec
 des yeux jaloux, peuvent inspirer d'in-
 trépidité, de ruses & de ressources, fut
 employé dans cette journée fameuse.
 Enfin les Anglois, épuisés de fatigue, &
 consternés de ne pouvoir forcer cette
 poignée de soldats qui triomphoit de
 tous leurs efforts, se découragèrent en-
 tièrement. L'effroi même succéda au
 désespoir de vaincre. La fuite leur pa-
 rut le seul moyen d'échapper au Génie
 tutélaire des François. Ils se retirent
 dans un désordre affreux, & vont, à
 douze lieues du champ de bataille, près
 des ruines du Fort George, cacher
 la honte de leur défaite, & rassembler
 les débris de leur armée. Ils abandon-
 nèrent aux vainqueurs leurs blessés, leurs
 vivres & leurs équipages. Cette victoi-
 re, dont la France doit à jamais conser-
 ver le souvenir, causa aux Anglois, de
 leur propre aveu, une perte de six mille

hommes tant tués que blessés. Trois mille des leurs avoient péri au pied même de l'abattis, foible retranchement contre tant de forces, mais suffisant pour des hommes qui combattoient sous les ordres d'un chef aussi intelligent que valeureux. On le voyoit dans un instant s'élancer d'une aile à l'autre de l'armée; partout il paroissoit animant du même feu dont il étoit brulé, les soldats qui se hâtoient de mériter ses regards. Le plus brave d'entre-eux ne pouvoit que l'égaliser & cependant cette valeur qui le multiplioit, n'ôtoit rien à cette prudence heureuse qui lui indiquoit qu'elle aile il falloit soutenir, qu'elle manœuvre il falloit oser pour assurer la victoire. Il seroit difficile de rappeler les moyens que M. DE MONT-CALM employoit pour écraser un ennemi formidable avec un corps de troupes qui, après avoir souffert tous les maux dont l'espèce humaine est susceptible, retrouvèrent dans leur seul Général, & dans l'ardeur qu'il scut leur inspirer, tout ce qui pouvoit suppléer à ce qui leur manquoit, & à ce dont l'ennemi jouissoit en abondance. Une circonstan-

ce qui ajoute encore à la gloire des François, c'est que, ni les sauvages, ni les canadiens ne la partagèrent point : ils n'arrivèrent que cinq jours après.

Pour achever le tableau touchant de tant de grandeur & d'héroïsme, nous rapporterons ce que M. de Montcalm écrivit du champ de bataille au même M. Doreil, dont nous avons parlé plus haut. „ L'armée & trop
 „ petite armée du Roi, vient de bat-
 „ tre ses ennemis : qu'elle journée
 „ pour la France ! si j'avois eu deux
 „ cents sauvages pour servir de tête
 „ à un détachement de mille hommes
 „ d'élite dont j'aurois confié le com-
 „ mandement au Chevalier de Lévi,
 „ il n'en seroit pas échappé beaucoup
 „ dans leur fuite. Ah ! quelles trou-
 „ pes, Mon cher Doreil, que les nô-
 „ tres ! Je n'en ai jamais vu de pa-
 „ reilles ! Que nétoient-elles à Louis-
 „ bourg ? „ Le lendemain il envoya
 au Marquis de Vaudreuil la relation de cette affaire. chaque détail de son récit étoit une peinture de son ame. Après avoir fait l'éloge de M. le Che-

valier de Lévi & de M. de Bourlamaque il parloit ensuite de chaque officier en particulier; on eut ignoré la part qu'il avoit eu à cette victoire s'il n'avoit ajouté à la fin: *Je n'ai que le mérite de m'être trouvé Général de troupes aussi valeureuses.* C'est ainsi que ce Grand-Homme s'oubloit toujours lui-même pour célébrer les exploits de ceux qui combattoient sous ses ordres. On a conservé une lettre de lui, datée du 8 Septembre du Camp de Carillon, & l'histoire doit par reconnoissance en extraire ces paroles. *M. le Chevalier de Lévi connoit très bien cette frontière: il y a fait les meilleures dispositions du monde, je les ai suivies.* que de grandeur dans cette aveu! comme M. de MONTCALM étoit au dessus de cette basse jalousie qui redoute toujours d'avoir à faire un éloge & qui regarde comme un larcin & presque comme une offense toute louange qui lui est étrangère! C'est ainsi que pendant & après son triomphe, M. DE MONTCALM étoit toujours supérieur à lui-même. Aussi simple que modeste, aux

si tempérant que sensible; humain, sans foiblesse; bon, sans jamais sacrifier la justice à sa bonté; généreux, sans jamais prodiguer au vice intrigant les récompenses dues au mérite timide & par conséquent incapable de bragues, on se sent, à chaque phrase, que l'on écrit, ramené vers ce parallèle avec *Turenne*, que si peu, mais si peu d'hommes pourroient soutenir.

Nous touchons à une campagne aussi déplorable pour la France, que glorieuse pour M. de Montcalm. Les lauriers qu'il avoit cueillis pendant celle de 1758 avoient piqué la fierté de la Nation belliqueuse vaincue par lui. De nouvelles forces, un nouveau Général, avoient succédé aux troupes & au Général que les François avoient battus; mais M. de Montcalm, quoiqu'incapable de frémir devant le danger n'en connoissoit pas moins toute l'étendue de celui qui le menaçoit. C'est alors qu'il écrivit, de Montreal, le 14 Avril 1759, cette autre lettre où il détaille tout ce qu'il peut avoir à craindre ou à espérer. „ Le nou-

„ veau Général Anglois, Amherst, a
 „ de grandes forces & de grands
 „ moyens ; vingt - deux Bataillons de
 „ troupes réglées , plus de trente-
 „ mille hommes de milice. Aussi les
 „ Anglois comptent - ils attaquer le
 „ Canada par plusieurs endroits, &
 „ l'envahir. Nous avons sauvé cette
 „ Colonie l'année dernière par un suc-
 „ cès qui tient du prodige. Faut il
 „ en espérer un pareil ? Il faudra du
 „ moins le tenter. Quel dommage
 „ que nous n'ayons pas un plus grand
 „ nombre d'aussi valeureux soldats ; „

La dernière phrase de cette lettre exprime des regrets sur lesquels on n'ose prononcer. Il suffit, pour opposer à leur cause, qu'elle qu'elle fut, un contraste frappant, de dire, qu'alors la Flotte Angloise étoit arrivée, & que ces braves insulaires avoient au moins employé, ce que la politique & la prudence peuvent réunir de plus propre à faire succomber un ennemi, jusque là victorieux.

Déjà les opérations de la campagne étoient commencées. M. DE MONT-CALM avoit deux choses à faire; toutes deux impossibles en apparence, toutes deux objets de travaux dont on ne croiroit pas que la foiblesse humaine put soutenir la continuité. Il falloit défendre à l'ennemi l'approche de Québec. Il falloit conserver la communication de l'armée françoise avec les vaisseaux qui avoient remonté le fleuve, & qui servoient de magasin de vivres. Le camp de *Beauport* étoit le lieu de réunion d'où M. DE MONTCALM envoyoit au secours de tous les postes lorsqu'ils en avoient besoin, & où il pouvoit lui-même se transporter lorsque sa présence y étoit nécessaire. Ce camp n'étoit d'abord appuyé, par sa gauche, qu'au ruisseau de *Beauport*. M. le Chr. de Lévi demanda au Général qu'il fut étendu jusqu'à la rivière de Montmorenci dont le passage étoit plus difficile. M. DE MONTCALM se rendit avec ardeur à ce conseil, qui faisoit honneur à l'intelligence de celui qui l'avoit donné.

Enfin, le trente un Juillet, le camp de Beauport fut attaqué. Sa gauche avoit à soutenir le feu croisé de plus de cent quatre vingt pièces de canon. Les deux partis renouvelèrent le courage & les efforts qu'ils avoient témoignés en 1758, à l'attaque & à la défense du camp de Carillon. Les François restèrent encore victorieux. Huit cents grenadiers anglois expirèrent sur le champ de Bataille, & le camp ne put être forcé. Victoire presque incroyable, & que le Conseil de M. le Chevalier de Lévi avoit rendu plus facile.

On va de prodiges en prodiges en écrivant ces exploits fameux. La communication avec les vivres fut également défendue par des travaux dont le seul récit effraye. Quatre fois les Anglois tentèrent de débarquer au dessous de Québec ; quatre fois M. de Bougainville les força de se retirer. Quelle différence cependant entre la situation des uns & des autres ! Un nombre beaucoup plus grand de soldats & l'artillerie des frégates protégeoient toutes les attaques des Anglois. Leurs

110 ÉLOGE DE MONTCALM.

adversaires avoient quinze lieues de pays à couvrir & la chaîne qu'ils formoient sur le rivage, l'ennemi ne put jamais parvenir à la rompre. Plus de dix mille hommes de troupes réglées, secondés par trente vaisseaux de guerre, par vingt-cinq frégates, & par environ cent quatre-vingt Bâtimens de transport harceloient à peine huit mille hommes qui ne connoissoient plus de repos ni jour, ni nuit. Pendant trois mois le détachement de M. de Bougainville resta au bivouac. La marée, les ténèbres, la multiplicité des vaisseaux favorisoient des mouvemens continuels & rapides qu'il étoit de toute impossibilité à des troupes de terre de prévoir ou de suivre. Chaque jour offroit un miracle nouveau. Jamais l'activité, le courage, la force & la vigilance n'avoient été portés à ce degré sublime. Pendant deux mois cette prodigieuse résistance avoit donné à la terre l'exemple d'une constance & d'une magnanimité inconnues jusqu'alors. Enfin, le dix Septembre, les ennemis feignent une attaque au Cap-rouge, trois lieues au dessus de Québec. M. de Bougainville vole où le danger pa-

ELOGE DE MONTCALM. III

roissoit le plus pressant. Pendant son absence les Anglois surprennent & forcent un poste, en profitant de la nuit, & s'y'établissent dez que le jour commence. M. DE MONTCALM n'apprit point cette manœuvre sans en connoître l'importance. Il étoit essentiel de chasser l'ennemi avant de lui donner le temps de s'y établir en plus grand nombre. Il part du camp de Beauport, à la tête de trois mille hommes. Déjà il est en présence des Anglois. L'attaque commence. La valeur naturelle aux deux Nations déploie de nouveau tout cequ'elle a de surprenant, & la victoire étoit encore indécidée, lorsque M. DE MONTCALM est blessé de deux coups de feu & blessé mortellement.

M. de Bougainville n'avoit appris qu'à neuf heures du matin le débarquement des Anglois. Ayant plus de trois lieues de chemin à faire il ne put arriver qu'après le moment funeste où les François découragés par la blessure de leur Général, furent obligés de se retirer. Cependant sa contenance fut digne de son courage, & sa retraite mit

le comble à la gloire qu'il s'étoit acquise pendant cette campagne meurtrière : mais pourquoi le louer ? Il étoit l'ami & le confident du Héros du Canada, c'est là son plus bel éloge. M. DE MONTCALM, quoiqu'il portât déjà la mort dans son sein, n'en continua pas moins de rester à cheval. Il fit lui même la retraite de l'armée sous les murs de Québec, si l'on peut donner ce nom aux ruines éparées d'une Ville foudroyée depuis deux mois, par toute l'artillerie Angloise. Toujours inébranlable, il parcourut cette Ville, qui sembloit n'être plus que le tombeau d'elle-même ; il donna ses ordres avec le plus grand sang-froid, fit ensuite panser sa blessure, & ayant appris du Chirurgien, qu'il n'y avoit aucune espérance, il dit au Lieutenant-de-Roi, & au Commandant de Royal-Roussillon : „ Messieurs, je vous recommande „ de ménager l'honneur de la France, „ & de tâcher que ma petite armée puisse se retirer cette nuit au delà de la „ rivière du Cap-Rouge pour joindre „ le corps aux ordres de M. de Bougainville ; il ajouta : pour moi, je
vais

„ vais passer la nuit avec Dieu, & me
 „ préparer à la mort ; qu'on ne me
 „ parle plus d'autre chose. “

Ce Grand - Homme mourut le quatorze Septembre, à cinq heures du matin. Sa pompe funèbre fut aussi simple que triste. Son corps fut déposé dans le trou d'une bombe. Cette circonstance a je ne sçais quoi d'attendrissant & propre, pour ainsi dire, au costume de l'honneur François. Les Anglois lui rendirent les mêmes honneurs funèbres qu'au Général Wolff, tué dans la même action. Jamais les Canadiens qu'il a défendus au prix de son sang, jamais les Européens, qui ont été témoins de toutes ses vertus & de tous ses exploits, de toute sa grandeur politique, guerrière & morale, n'oublieront combien il leur fut cher, combien sa vie excita leur admiration, combien sa mort leur a coûté de pleurs. Un officier qui assista aux derniers momens de sa vie écrivit alors. „ Jamais je ne
 „ me consolerais de la perte de mon Général ; qu'elle est grande pour nous,
 „ pour ce pays & pour l'Etat ! c'étoit un

„ bon Général , un citoyen zélé , un
 „ ami solide , un pere pour nous tous.
 „ Il a été enlevé au moment de jouir
 „ des fruits d'une campagne que M. de
 „ Turenne n'auroit pas désavouée ; tous
 „ les jours je le chercherai , & tous
 „ les jours ma douleur , fera plus vi-
 „ ve. “

Cette lettre est un des hommages
 les plus touchans que l'on puisse ren-
 dre à la mémoire de M. de Montcalm.
 Les expressions sont d'un pathétique
 qui ne permet pas aux François d'ou-
 blier combien M. de Montcalm les ho-
 nora , combien il les aima , ils les servit,
 il les défendit héroïquement. Assez
 d'autres monumens d'ailleurs ont attesté
 aux deux mondes qu'elle perte le Ca-
 nada avoit faite en perdant son défen-
 seur. Assez de larmes , de blessures
 profondes & de calamités affreuses ont
 succédé aux trophées élevés par M. de
 Montcalm ; tant qu'il y aura des cœurs
 sensibles, des guerriers valeureux , des
 patriotes fidèles , des françois enfin , M.
 de Montcalm sera pleuré. Les peres li-
 ront à leurs enfans l'histoire de sa vie,

ELOGE DE MONTCALM. II5

& nos braves adversaires eux - mêmes, en parcourant ces contrées, où leurs soldats mordirent tant de fois la poussière, diront avec enthousiasme : „ Nous „ n'habitons cette terre que parcequ'un „ seul homme n'étoit plus ; mais nous „ avons mérité de vaincre puisque nous „ avons scû le pleurer. “



ELOGE
DE
FRANCOIS DE CHEVERT,
LIEUTENANT-GENERAL
DES ARMEES DU ROI,
COMMANDEUR - GRAND - CROIX DE
L'ORDRE DE ST. LOUIS;
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE
BLANC DE POLOGNE,
GOUVERNEUR DE GIVET, ET
DE CHARLEMONT,

Mort à Paris le 24 Janvier 1769.

Qu'un homme né de parens illustres, entouré de grands exemples, appuyé sur le crédit & l'éclat de ses ancêtres, parvienne à de grandes choses, joue un role distingué sur le théâtre du monde, je ne m'en étonne point; la fortune a fait pour lui le premier pas; il n'a qu'à suivre la route qu'elle lui a frayée. Mais qu'un citoyen obscur, sans parens, franchisse les bornes que nos préjugés & nôtre injustice lui assignent, force l'envie & la cabale au

silence, c'est ce qui surprendra tous les siècles, parce que dans tous les siècles les belles choses seront toujours rares. M. DE CHEVERT a fait revivre de nos jours ce phénomène merveilleux que le siècle dernier admira dans les Catinats les Rhuiters & quelques autres. Il ne dut qu'à lui-même son nom & sa fortune; ceux qui lui portoient envie auroient du également lui envier ses travaux.

Nous allons rappeler aux militaires la mémoire de ce brave Guerrier. Ce tribut de reconnoissance, rendu à sa cendre, sera au moins un témoignage de nôtre zèle pour tout ce qui intéresse les défenseurs de la Patrie. Nous ne ferons point éloquens; mais nous serons vrais. Nous n'embellirons point la vie de M. de Chevert; mais nous ferons chérir ses vertus & aimer ses exemples.

FRANÇOIS DE CHEVERT naquit à Verdun - sur - Meuse, Le 21^e Fevrier 1695. Ses parens ne pouvant lui transmettre un nom, des trésors, lui laissèrent des exemples de vertu.

Cet héritage précieux, receüilli par une ame avide de se distinguer, vaut souvent le ressouvenir de deux siècles de gloire & de triomphes dans une famille. La réflexion, qui n'est que le fruit tardif des années, se déclara dans M. de Chevert dès sa plus tendre enfance. Les préjugés de la nation auroient pu retarder un esprit moins actif, moins bouillant que le sien : il commença par mépriser les obstacles ; c'est peut-être le moyen le plus sur d'en triompher.

Il étoit destiné par sa naissance aux fonctions pénibles de la Magistrature dans quelques tribunaux subalternes. Les progrès qu'il fit dans la science de la guerre prouvent que ce n'étoit pas là sa vocation. Il reçut les premières leçons de l'art militaire dans le régiment de Carné, où il entra à l'âge de onze ans & sept mois, en qualité de Lieutenant. (a) Le temps de l'enfance

(a) La lettre de Lieutenant que M. de Chevert obtint en entrant au service, & dont l'original est déposé en l'étude de M. l'Hon-

est le plus propre aux préceptes & aux impressions. On se fait à cet âge une habitude du travail comme des plaisirs. Tel qui s'endort dans les bras

me, Notaire, rue du Roule, à Paris; le certificat du Commissaire des guerres qui reçut son serment, daté de Saar-Louis au mois de Janvier 1707, & qui fait partie des Papiers remis à sa famille; la *Chronologie militaire*, qui fait mention de ses services, lèvent assez les doutes que l'on a paru avoir sur le premier grade militaire de M. de Chevert. On a prétendu qu'il avoit commencé par être simple soldat; mais on ne voit pas dans quel temps il eut pû porter les armes en cette qualité, puisqu'à l'âge de onze ans & sept mois il fut pourvû d'une Lieutenance d'Infanterie. Voici la copie de la lettre du Roi qui lui accorda cette place.

„ Mons de Carné, ayant donné à Che-
 „ vert la charge de Lieutenant en la Com-
 „ pagnie de Dondel, dans le Régiment d'In-
 „ fanterie que vous commandez, vacante
 „ par la promotion de Talhouet à une com-
 „ pagnie, je vous écris cette lettre pour
 „ vous dire que vous ayez à le recevoir, &

de la mollesse à la cour & vit inutile au monde, jetteroit par les fatigues & dans les camps les fondemens de son élévation.

Le Régiment de Carné ne jouit pas long - temps de M. de Chevert. Celui de Beauce lui offrit un champ plus sur & plus vaste pour déployer son génie & ses talens. Comme il n'avoit d'autre protecteur que son mérite il travailla long-temps sans rien obtenir. Ses progrès eussent été peut-être moins lents s'il eut attaché moins de gloire aux grades qu'il ambitionnoit & s'il en eut moins connu le prix. Ceux à qui les dignités ne coûtent que

„ & faire reconnoître en la dite charge, de
 „ tous ceux & ainsi qu'il appartiendra, &
 „ la presente n'étant pour autre fin, je prie
 „ Dieu qu'il vous aye, Mons de Carné, en
 „ sa sainte garde; écrit à Marly le 18 Août
 „ 1706. *signé* LOUIS. “ Sur le repli est
 „ écrit, „ A Mons de Carné, Colonel d'un
 „ Régiment d'Infanterie, en son absence, à
 „ celui qui commande la Compagnie de
 „ Dondel. “

des sollicitations, ne savent pas les apprécier ; qu'on ne soit point surpris s'ils les avilissent !

Nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance, où la victoire étoit presque toujours l'ouvrage de la force. L'art de s'égorger a été réduit en principes. La philosophie, destinée à consoler les hommes de leurs maux & à les guérir de leurs foiblesses, ne leur prête que trop souvent des armes pour se détruire. Le Militaire doit donc être savant par état ; M. de Chevert sentit ses obligations, & la nécessité où il étoit de s'instruire. Il se livra avec une ardeur incroyable à l'étude de la Tactique.

La discipline, ce gâge assuré des succès, & la marque la moins équivoque d'un gouvernement vigoureux, avoit éprouvé quelque altération. Les douceurs d'une longue paix sembloient autoriser ce désordre. M. de Chevert, dont la sagacité remontoit à la source du mal, reconnu le remède, & eut le courage de l'appliquer. Cette noble

fermeté jetta un nouvel éclat sur ses travaux, & présageoit d'avance ce qu'il devoit faire un jour.

Il ne s'éleva que par degrés, & à mesure que l'exercice d'un nouveau grade faisoit remarquer en lui de nouveaux talens. (a) Ce fut ainsi qu'il parvint à la tête de son régiment. Ne louons pas M. de Chevert d'avoir abandonné les manœuvres sourdes de l'intrigue à ceux qui ne connoissent pas d'autre voie pour s'élever. Le Grand Homme doit se respecter; cet exemple, quoique rare, sera toujours un devoir. Jusqu'ici on n'avoit admiré dans M. de Chevert qu'un amour extrême pour le travail, pour ses devoirs & pour sa gloire. Sa bravoure son enthousiasme

(a) Il fut Lieutenant au Régiment de Carné, le 8 Août 1706; Lieutenant au Régiment de Beauce Infanterie, le premier Décembre 1711; Capitaine, le 17 Septembre 1721. Major, le premier Mars 1728; Chevalier de l'Ordre de St. Louis, le premier Novembre 1732; Lieutenant-Colonel du Régiment, le premier Août 1739.

attendoient la présence de l'ennemi pour se déployer.

La France avoit réuni ses forces à celles de la Bavière & de la Saxe, pour arracher à Marie - Thérèse l'immense héritage de ses peres. Elle ignoroit alors combien cette illustre Princesse devoit lui être chere un jour. La Bohême étoit devenue le théâtre sanglant d'une guerre opiniâtre. Charles VII, à la tête de ses troupes & de ses alliés, avoit pénétré jusques dans le cœur de cette Province. Les rigueurs excessives de la saison, l'approche d'une armée de trente mille hommes, une garnison nombreuse & bien aguerrie, n'avoient pû détourner ce Prince d'assiéger Prâgue. L'entreprise auroit passée pour téméraire si elle n'avoit point réussi ; les succès se décident presque toujours en faveur des heureux. Ce siège fameux intéressera la postérité ; c'est un de ces événemens mémorables où le génie, l'activité, le caractère d'un peuple entier se développent avec toute leur énergie, deviennent des leçons

pour les siècles à venir, & ne peuvent jamais s'oublier.

Le Comte de Saxe, cet étranger célèbre, qui joignoit aux forces du corps toutes les qualités du cœur & de l'esprit, une valeur impétueuse, les talens les plus grands pour la guerre, avoit été chargé de faire ce siège; il falloit ou prendre Prague, ou abandonner l'entreprise. Les vivres manquoient déjà; on commençoit à éprouver les rigueurs d'une saison meurtrière; la place, quoique mal fortifiée, pouvoit soutenir quelques attaques. Une armée nombreuse marchoit à son secours, & n'en étoit éloignée que de cinq lieues. Mais parmi les militaires qui se disputoient la gloire de seconder son courage, le Héros Saxon démêle M. de Chevert & lui confie ses projets. Chevert est sensible à cette marque de confiance; nous le verrons bientôt se montrer digne du choix qu'on a fait de lui.

La fortune avoit mis de la différence entre ces deux Grands Hommes; l'un étoit né Prince, & l'autre sim-

ple particulier ; mais la nature les avoit rapprochés par le même gout, les mêmes inclinations & par le même génie ; ils étoient également brâves : peut-être n'a-t-il manqué à M. de Chevert que d'avoir commandé en chef nos armées, pour devenir l'idôle d'une nation qui n'estime souvent les grands talens que dans les grandes places ; comme s'il ne falloit pas quelque fois autant de génie pour saisir l'idée & suivre le plan d'un Général, qu'il en a fallu d'abord pour concevoir l'une & tracer l'autre.

Le Comte de Saxe avoit ordonné qu'on attaquat la place de deux côtés à la fois & au milieu de la nuit. Cette attaque commença par un grand feu d'artillerie. Le Commandant prit le change, & dégarnit toute la Ville-neuve pour renforcer les postes menacés. M. de Chevert qui avoit compris que le succès de ce siège dépendoit d'une extrême promptitude, se dispoisoit à justifier le choix qu'on avoit fait de lui. Attentif à saisir l'occasion favorable, il fait préparer dans le silence & loin des deux attaques, une échelle vers les

remparts de cette même Ville neuve restée sans défense. Son enthousiasme lui cache le danger, & ne lui laisse appercevoir que la gloire de sa Patrie. Il s'adresse à un Sergent de confiance & lui donne, au pied du rempart, cette instruction singulière qui peint la vivacité de son caractère. *Tu monteras par là, lui dit-il, en approchant du haut du rempart, on criera, qui vive! Tu ne répondras rien; on criera la même chose, une seconde fois, tu ne répondras rien encore, non plus qu'au troisième cri; on tirera, on te manquera, tu égorgeras la sentinelle; je te suis & j'arrive pour te soutenir.* Ce discours élève l'ame du soldat & l'enflamme; il exécute de point en point l'ordre qu'il a reçu, & M. de Chevert tient sa parole; il monte des premiers, s'élance dans la place, suivi d'une foule d'officiers & de soldats, jaloux de partager avec lui l'honneur d'une pareille action. Cette intrépidité étonne l'ennemi; il n'ose plus se défendre; la garnison met bas les armes & se rend prisonnière. L'antiquité n'offre rien de plus héroïque; quel homme,

jaloux de la gloire de sa patrie , peut se rappeler, sans émotion, de pareils traits & tant de grandeur d'ame!

M. de Chevert, grand par son courage, l'est encore davantage par son humanité. Il épargne le sang des hommes parce qu'il le fait apprécier. Dans ce mélange de tant de nations , au sein d'une ville opulente, on n'aperçoit aucune trace de brigandage & de férocité. Le soldat, qu'on réprime si difficilement dans l'ivresse du succès, apprend à respecter ses semblables. quoi-qu'ennemis.

La prise de Prague, ouvrage de M. de Chevert, lui mérita la confiance de l'Empereur , le brevet de Lieutenant-de-Roi dans cette Ville & le grade de Brigadier des armées. (a) Heureux les Princes qui savent récompenser à propos ; il feront toujours bien servis.

Nos succès en Bohême ne furent pas de longue durée. La guerre éprou-

(a) Il fut nommé Brigadier des armées du Roi, le 15 Décembre 1741.

ve tant de vicissitudes ! Les Autrichiens venoient d'assiéger Prague , & ne pouvant la reprendre s'étoient contentés de la bloquer.

Ce fut alors que M. le Maréchal de Belle-Isle forma le projet d'arracher nos troupes au fer de l'ennemi. Sa retraite hardie, chef-d'œuvre de la guerre, perpétuera son nom jusqu'aux siècles les plus reculés. Il part, & laisse dans Prague M. de Chevert avec une garnison de six mille hommes dont cinq mille deux cents étoient malades. L'on présume bien qu'il ne s'agissoit plus de conserver une place pressée par la famine & par une armée nombreuse. Le point important étoit d'en sortir avec les honneurs de la guerre. M. de Chevert osa s'en promettre le succès, & ne fut point trompé dans son attente. Cependant il avoit à contenir une bourgeoisie fière, qui haïssoit les François, & qu'il falloit tromper, crainte de révolte. La manière dont il s'y prit pour lui faire prendre le change, mérite les plus grands éloges. Dabord il fait sortir des hopitaux les soldats capables de
se

se soutenir. C'est un grand art que celui de multiplier ses forces aux yeux de l'ennemi. Il demande des logemens pour de nouvelles troupes qu'il feint devoir lui arriver au premier moment. Pour inspirer encore plus de crainte à ces bourgeois, il fait dresser des buchers dans les principaux quartiers de la Ville; prend pour otages les principaux habitans, les enferme dans sa maison, qu'il remplit de poudre, résolu de la faire sauter & de s'ensevelir lui-même avec eux sous ses débris, s'il s'apperçoit d'aucun signe de violence & de trahison. Il savoit que sa conduite seroit annoncée dans le camp ennemi; mais il n'ignoroit pas non plus qu'on ajoute peu de foi à des bourgeois intimidés; c'est pourquoi il retient prisonnier le Général-Major Monty, qu'il veut faire servir à ses desseins. Il place auprès de lui un François adroit & propre à faire connoître à l'étranger le caractère de notre Commandant & la résolution violente qu'il avoit prise de périr avec tous les habitans s'il en étoit trahi. Monty épouvanté demande sa liberté; on l'a lui accorde, dans l'espé-

rance que son rapport fera de fortes impressions. On ne se trompe point. La bravoure déterminée de M. de Chevert étonne ses ennemis. Son intrépidité, digne des anciens Romains, lui ouvre une voie facile aux conditions les plus honorables. Les ennemis, en admirant la grandeur d'ame, ne purent se refuser à ses demandes. Ils sentoient que sa perte entraineroit celle de la Ville entière, que ce Héros périroit, enseveli sous son propre triomphe. (a)

(a) M. de Chevert força les ennemis à lui accorder, avec les honneurs de la guerre, deux canons aux armes de l'Empereur Charles VII. Voici l'extrait de la lettre écrite à ce sujet par l'Empereur au Maréchal de Belle-Isle.

„ Je suis très sensible à l'attention qu'a eu
 „ le Brigadier Chevert de demander les deux
 „ pièces de canon. Vous me ferez plaisir de
 „ l'en remercier de ma part, & de lui dire
 „ que je serai charmé de lui en marquer
 „ ma satisfaction; vous savez que j'ai
 „ toujours estimé beaucoup cet officier, qui
 „ s'est distingué dans toutes les occasions
 „ & particulièrement à la prise de Prague
 „ ce qui m'avoit engagé à le nommer moi

Chaque service de M. de Chevert fut accompagné d'une nouvelle grace. On sent un plaisir secret à rappeler des traits si honorables à la mémoire des Princes & des sujets. L'on doit cette justice aux Souverains, qu'ils ne sont souvent ingrats, que parce qu'on dérobe à leurs yeux & le citoyen & ses travaux.

Le sort de M. de Chevert étoit de se trouver par tout où il y avoit des risques à courir, & de seconder la fortune des Héros. Peu de temps après sa retraite de Prague, il passe en Italie, sous les ordres de ce Prince, si digne du nom qu'il portoit, parce qu'il savoit l'oublier. Bon guerrier, bon

„ Lieutenant dans cette Ville. Il s'est com-
 „ porté dans ses fonctions avec tant de fer-
 „ meté, de prudence & d'esprit, de conci-
 „ liation & de justice, qu'il s'est attiré la
 „ confiance de mes sujets. J'attens que vous
 „ soyes ici pour voir ce qui lui fera le plus
 „ de plaisir, & sur ce, je prie Dieu &c.
 signé CHARLES; à Francfort, le 28 Janvier
 1743.

citoyen, Philosophe à la Cour comme dans la solitude, trop ami de la vérité pour flatter, trop ennemi des courtisans pour leur pardonner des bassesses, *Conti*, faisoit respecter en Piémont les armes Françoises, & apprenoit au Souverain des Alpes que la nature & l'art sont de vaines barrières contre une nation enthousiaste de la gloire.

La situation du pays, entrecoupé de montagnes & de défilés, semble avoir pourvu à sa défense. Une poignée de gens peut arrêter une armée entière. A chaque pas il faut forcer des retranchemens, gravir des rochers, se tenir en garde contre un ennemi qui peut surprendre les plus précautionnés. M. de Chevert envisagea les périls, avec la fermeté d'un homme qui les brave. Il étoit trop valeureux pour ne pas s'applaudir d'avoir des obstacles à surmonter. Le Poste de la Gardette éprouva le premier son courage & céda à sa valeur. Il commandoit l'avantgarde du Bailly de Givry. Quelqu'important que fut ce coup de main, il restoit encore beaucoup à faire; il falloit surtout

occuper un passage par où l'armée put défilér. L'ennemi s'étoit retiré sur un roc estarpé, où il se croyoit à l'abri des insultes des François. Ces derniers n'avoient pas un seul canon avec eux. Le Bailly de Givry, apprenant qu'un autre passage venoit d'être forcé, fit alors les dispositions pour se retirer; mais M. de Chevert, plus hardi, ou trop avancé, tente la fortune, parvient aux retranchemens des ennemis & les franchit le premier. Animés par son exemple, les soldats volent sur les pas de leur chef partout où il les conduit; les Grenadiers s'élancent les uns sur les autres, & ce qui est incroyable, ils passent par les embrasures du canon ennemi, dans l'instant que les pièces aiant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire. (a)

(a) Le Poste de la Gardette forcé, le passage de la Vallée de Belin sous le canon de l'ennemi qui la foudroyoit, pour s'emparer des hauteurs de Bondormi, que les Piémontois occupoient; l'attaque & l'enlèvement des retranchemens de Pierre-Longue, furent les différens exploits qui méritèrent à M. de Chevert le brevet de Marechal-de-Camp; il lui fut expédié le 2 Mai 1744.

On y perdit près de deux mille hommes, mais il n'échappa aucun Piémontois. Les Espagnols, témoins de tant d'audace, avouèrent qu'on ne pouvoit mieux faire; cet aveu n'est point suspect. Le Prince de Conti, trop grand pour redouter le mérite, & trop modeste pour parler de lui, manda au Roi que la bravoure & la présence d'esprit de M. de Chevert avoient décidé de l'avantage. (a) Les Grands - Hommes savent se rendre réciproquement la justice que les petits esprits leur refusent.

Nôtre armée fut redevable à M. de Chevert de la victoire qu'elle rem-

(a) „ C'est une des plus brillantes & des plus
 „ vives actions qui se soient jamais passées,
 „ disoit M. le Prince de Conti au Roi, en
 „ parlant de l'attaque de Pierre - Longue
 „ Les troupes y ont montré une valeur au-
 „ dessus de l'humanité. La Brigade de Poitou
 „ ayant M. d'Aginois à sa tête, s'est cou-
 „ verte de gloire. La bravoure & la présen-
 „ sence d'esprit de M. de Chevert ont principale-
 „ ment décidé l'avantage. „

porta sur le Roi de Sardaigne aux bords du *Tanaro*. Peu de jours après ce succès, il s'empara d'*Asti*, força l'ennemi à lever le siège devant *Montcalvo* & à se retirer. C'est à l'histoire à consacrer tout ce qu'il fit d'éclatant, pour s'emparer des Isles Ste. Marguerite à la vue d'une flotte angloise.

Louis reconnu tant de services, & le fit Lieutenant - Général de ses armées. (a) Les bons citoyens applaudirent au choix du Prince; les envieux s'en affligèrent sans ôser le publier; & ce qui prouve bien la bisarrerie de l'esprit humain, quelques femmes osèrent regarder comme un exemple dangereux les récompenses accordées à un homme sans ancêtres. M. de Chevert méprisa les propos des femmes, & comme un autre Scipion, accabla les envieux par sa gloire.

Après le violent orage qui avoit ébranlé l'Europe, le calme fut enfin

(a) Ce fut le 10 Mai 1748, qu'il fut fait Lieutenant - Général des armées du Roi.

rendu aux nations épuisées. Les calamités humaines ont leurs périodes comme la prospérité a les siennes. M. de Chevert, si utile à sa patrie pendant la guerre, ambitionne la gloire de la servir pendant la paix. Il veut que ses jours soient comptés par autant de services, & ne croit mériter qu'à ce prix le titre de citoyen. Son exemple sera plus admiré que suivi. Il commanda les camps formés par les ordres du Roi sous Saar - Louis & à Richemont sur la Moselle. (a) Les officiers tant étrangers que François, accouroient en foule à ces écoles de l'art militaire, attirés par sa réputation & ses travaux. Ils contemploient avec étonnement ce

(a) Le premier camp que M. de Chevert commanda sur la Saar, fut en 1753. Il y déploya avec tant de succès les grandes manœuvres de guerre, que le Ministère satisfait de la manière dont il instruisoit les troupes, le chargea de commander celui de Richemont qui eut lieu en 1755. Il avoit été promu à la dignité de Commandeur de l'Ordre de St. Louis, le 23 Mars 1754.

Héros couronné par la gloire & que trente ans de fatigues & d'études avoient rendu si digne de donner des leçons aux rejettons de la noblesse. Simple, comme presque tous les grands hommes le sont, M. de Chevert laissoit aux opulents le triste & misérable avantage d'insulter à la misère publique par un luxe sans pudeur.

Les Anglois, ce Peuple fier par habitude, inquiet par principes & par caractère, replongèrent l'Europe, dans ces dissensions barbares, dont elle n'est presque jamais exemte. Ils envahirent quelques terres limitrophes du Canada; à ces usurpations ils joignirent le meurtre & les rapines. Ce trait ne fait point honneur à leur philosophie. Le sang de Jumonville s'élèvera sans cesse contre eux aux yeux de la postérité. Ces premières étincelles devinrent bientôt une incendie générale qui enveloppa l'ancien & le nouveau monde. Les mers furent couvertes de vaisseaux & la terre de soldats. On se ressouvient de nos succès dans l'Electorat de Hanovre & de la Bataille d'Hastembeck ga-

gnée par le Maréchal d'Estrées. M. de Chevert avoit été chargé de chasser l'ennemi des sommités d'une montagne couverte de bois. On rapporte de lui un trait qui décèle la bravoure qui le caractérisoit. En pénétrant dans le bois, il saisit le Marquis de Bréhan par la main : *jurez moi, foi de Chevalier*, lui dit-il, *que vous & votre régiment vous vous ferés tuer tous jusqu'au dernier, plutôt que de reculer.* Jamais serment ne fut moins nécessaire & plus religieusement observé. Au moment de l'attaque les officiers de Picardie le firent prier de prendre sa cuirasse; mais il répondit en montrant les Grenadiers, *& ces braves gens en ont ils ?* L'action fut très vive. Comme on lui annonçoit qu'on manquoit de poudre : *nous avons*, répliqua-t-il, *des bayonnettes.* On sait que le gain de la bataille de Lützelberg fut en partie son ouvrage; ce qui mit le comble à sa gloire. (a)

(a) A cette occasion le Roi de Pologne lui écrivit la lettre suivante, en lui envoyant les marques de l'Ordre Royal de l'Aigle-Blanc, avec

ELOGE DE CHEVERT. 135

Tel furent les travaux militaires de ce citoyen célèbre; nous ne parlerons point de ses vertus qui l'honorent plus

son portrait dans une boîte d'or enrichie de diamans.

„ Monsieur le Lieutenant-Général de Che-
„ vert, Mon Fils, le Comte de Lusace, ne
„ m'a point laissé ignorer la part que vous
„ avez eu au gain de la bataille de Lützel-
„ berg, ni les attentions que avez eu
„ pour lui dans toutes les occasions, &
„ surtout à cette journée, en lui procurant
„ l'honneur de contribuer, à la tête d'un
„ corps de mon infanterie, à la gloire des ar-
„ mes du Roi très Chrétien. Cette heureu-
„ se nouvelle est la plus consolante que je
„ puisse recevoir. Je fais combien on doit,
„ dans cette circonstance, à votre expérience,
„ à votre valeur & à la supériorité de tous
„ vos talens militaires. Je n'ai pas voulu
„ différer à vous faire cette lettre & d'y join-
„ dre une marque de mon estime & de ma
„ bienveillance particulière. Sur ce, je prie
„ Dieu, M. le Lieutenant-Général de Che-
„ vert, qu'il vous ait en sa sainte garde. “
signé AUGUSTE, Roi. à Warsovie, le 12
Novembre 1758.

encore que ses victoires ; (a) mais nous ferons des vœux pour qu'elle serve de modèles & de guides à la jeune noblesse destinée à la défense & au soutien de l'Etat. „ Telle est la vie des grands hommes, lorsqu'ils ne sont plus, il animent de nouvelles ames , & ils servent encore généreusement la Patrie qui ne peut plus les récompenser. “

(a) Elles lui méritèrent la Grande - Croix de St. Louis qui lui fut accordée au mois de décembre 1757. En 1759, il fut nommé Gouverneur de Belle - Isle, & par remplacement, Gouverneur de Givet & de Charlemont, le premier Août 1761. Mais de tous les honneurs qui lui furent accordés & qui le remplissoient de sentimens de reconnoissance, d'amour & de respect pour la personne du Roi, aucun ne lui fit une impression aussi vive que le mot que sa Majesté eut la bonté de lui dire en prenant congé après une longue maladie qui avoit retardé son départ pour l'armée : *Je voudrois vous donner des ailes.*

INSCRIPTION.

*Mise par l'Académie Française au
pied du buste de M. de Chevert,
placé dans l'Eglise de St. Eusta-
che, à Paris.*

FRANCOIS DE CHEVERT,

COMMANDEUR - GRAND - CROIX DE

L'ORDRE DE ST. LOUIS;

CHEVALIER DE L'AIGLE - BLANC

DE POLOGNE,

GOVERNEUR DE GIVET, ET

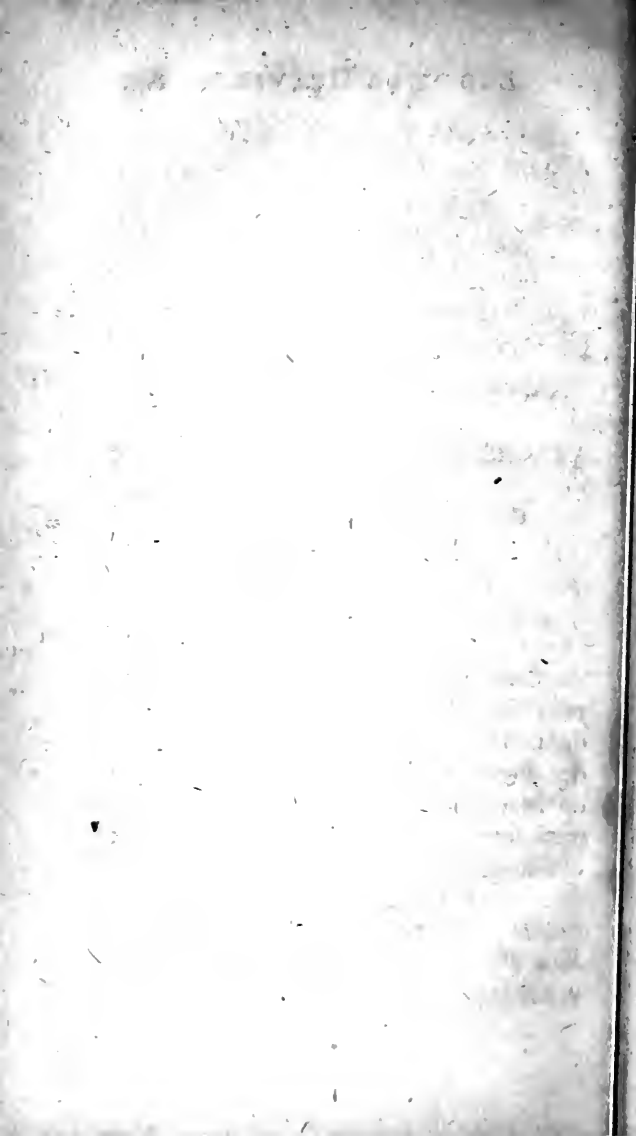
DE CHARLEMONT,

LIEUTENANT - GÉNÉRAL

DES ARMÉES DU ROI.

Sans ayeux, sans fortune, sans ap-
pui, il s'éleva malgré l'envie, à force
de mérite, & chaque grade fut le prix
de quelqu'action d'éclat. Le seul titre
de Maréchal-de-France a manqué, non
pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux
qui le prendront pour modèle.

*Il étoit né à Verdun-sur Meuse,
le 2 Février 1695. Il mourut à Pa-
rie le 24 Janvier 1769.*





E L O G E

DE

LOUIS BEAU DE
MASCARON,CHEVALIER DE L'ORDRE-ROYAL
ET MILITAIRE DE ST. LOUIS,
CAPITAINE AU RÉGIMENT
D'Auvergne,ET COMMANDANT UN CORPS DE VOLON-
TAIRES SOUS LES ORDRES DE M. LE
MARÉCHAL DE SAXE;*Mort de ses Blessures, après la Ba-
taille de Rocoux, le 12 Novem-
bre 1746, dans la vingt-uniè-
me année de son âge.*

Qu'un Guerrier illustré par une lon-
gue suite d'exploits, meure a-
près une vieillesse heureuse qui lui a
laissé le temps de jouir de cette estime
universelle, le prix le plus flatteur de
l'héroïsme; au moins la Patrie se con-
sole-t-elle en comptant les années pen-
dant lesquelles l'objet de sa reconnois-

sance en a reçu le tribut ; mais qu'un jeune militaire périsse en commençant sa carrière ; que le tombeau s'ouvre pour lui au moment où ses premiers pas sont autant d'éclans vers l'immortalité ; C'est un sujet de regrets d'autant plus amers , que les espérances qu'on avoit conçues étoient plus brillantes , & que le coup qui les détruit étoit plus inattendu. Ces réflexions naissent naturellement en parcourant les fastes militaires du Régiment d'Auvergne. On trouve parmi les guerriers dont il s'honore , le nom de LOUIS BEAU DE MASCARON , né à la Rochelle , en 1724 ; Lieutenant au Régiment d'Auvergne , en 1738 ; Capitaine , en 1744 ; Commandant , en 1746 , un corps de volontaires de l'armée du Maréchal de Saxe ; Chevalier de St. Louis la même année.

Le récit que nous allons faire de sa brillante , mais trop courte carrière , est moins un tribut que nous rendons à sa mémoire qu'un exemple que nous proposons aux jeunes militaires. Ses actions sont au dessus de nos éloges.

Dès l'âge le plus tendre, M. de Mascaron annonçoit cette ardeur martiale qui distingue le brave guerrier. La nature sembloit l'avoir formé avec complaisance. Aux dons brillans du génie, qui dans la jeunesse suppléent à l'expérience, elle avoit joint celui d'une physionomie noble & intéressante, qui ne constitue pas le mérite, mais qui l'embellit & le fait aimer. Tous les exercices du corps, les armes, les chevaux avoient pour lui un attrait invincible; penchant heureux que lui donna la nature pour premier maître.

M. de Mascaron, son frere aîné, qui servoit dans le Régiment d'Auvergne, ne put résister long - temps au desir qu'il lui témoigna d'entrer au service. Lui-même connoissoit tout le prix de la gloire, & l'ascendant d'une impérieuse émulation. Il consentit que son jeune frere vint, en 1738, joindre à Marseille le Régiment d'Auvergne qui étoit destiné à passer en Corse.

Les hostilités commencèrent. Le jeune Mascaron étoit alors Lieutenant,

Ses essais dans l'art militaire annoncèrent dès - lors ce qu'on devoit en attendre un jour. Les François avoient un détachement de trois cens hommes au fort Saint Pelegrin, à cinq lieues de Bastia, sur le bord de la mer : M. de Mascaron y étoit employé. On faisoit paître aux environs du Fort un troupeau de moutons réservés pour la garnison ; il étoit sous la garde d'un sergent & de quinze soldats. Les ennemis descendent des montagnes au nombre de cent ; ils attaquent l'escorte, tuent quelques soldats, mettent les autres en fuite & s'emparent du troupeau. Le jeune Mascaron étoit à quelque distance ; il se livroit aux jeux de son age. Il apperçoit les François qui fuyent. Le génie qui l'anime l'appelle dès ce moment à l'honneur de commander : Il élève la voix , & rassemble au tour de lui une trentaine de soldats qui étoient sortis du Fort au bruit des premiers coups de fusil ; il ordonne , & chacun s'arme. Les soldats qui fuyoient se rallient , & marchent avec confiance sous les ordres de ce nouveau chef. Bientôt les

ennemis font enfoncés à leur tour; ils cèdent le champ de bataille; le brave Mascaron ramène la proie qu'il les a forcé d'abandonner, & venge ceux des soldats de son Régiment qui avoient péri dans cette attaque.

Le commandant du détachement, n'apprit point sans admiration cette action du jeune Lieutenant; il en écrivit à M. le Maréchal de Maillebois, qui, charmé d'un tel trait de bravoure dans un enfant, le combla de caresses lorsqu'il fut de retour à Bastia. Cette anecdote sert à faire connoître son intrépidité; mais une réponse qui en fut la suite, peint mieux encore sa grandeur d'ame. M. de Maillebois, pour l'éprouver, en louant sa valeur condamna sa témérité: il prétendit qu'ayant combattu sans l'ordre de son commandant, il avoit encouru la peine que les loix militaires infligent pour cette faute, & le menaça d'en écrire au Roi. *Vous fétiez très mal, Mon Général*, répondit l'intrépide enfant, *d'écrire au Roi à cet effet; car si sa Majesté me faisoit couper la tête*

te, elle se priveroit des belles actions que je prétens faire par la suite pour son service. Cette réponse est le cri d'une ame forte qui ne peut se refuser au sentiment de sa propre grandeur. Le Régiment d'Auvergne passa en Bohême en 1742. M. de Mascaron avoit alors seize-ans : chaque année avoit ajouté à sa réputation & dans les moindres circonstances on y reconnoissoit une supériorité qui se développoit rapidement.

On avoit envoyé un détachement à l'Abbaye de Connixal, à trois liues de Prague, sur les bords de la Moldaw ; les ennemis voulant s'emparer de ce poste, vinrent en grand nombre pour l'attaquer. Le Lieutenant-Colonel du Régiment qui y commandoit, ne jugeant point à propos de se mesurer contre des forces beaucoup plus supérieures aux siennes, résolut d'abandonner ce poste. Le danger étoit pressant, la retraite fut précipitée : il n'eut que le temps de faire embarquer sa troupe sur la rivière, mais avant de quitter la rive il se re-

penitit de n'avoir point emmené avec lui le Prieur & le Sous-Prieur de l'Abbaye afin de les faire conduire à Prague comme otages. M. de Mascaron, témoin des regrets de son Lieutenant-Colonel, lui propose d'aller à l'Abbaye exécuter son dessein. Celui-ci n'osant ni refuser un service que son utilité rendoit important, ni exposer à un danger aussi éminent un brave homme qu'il estimoit, ne savoit quelle réponse lui faire. Le jeune officier s'élance à terre sans différer, il appelle trente soldats qui le connoissoient trop pour hésiter à le suivre, & marche à l'Abbaye. Les ennemis en occupoient déjà une partie ; rien ne l'arrête : il vole aux deux religieux, leur présente la pointe de l'épée, les emmene, & revient triomphant, sans avoir perdu un seul homme.

Le fameux siège de Prague fut pour lui le théâtre de mille actions brillantes, & surtout dans la célèbre sortie du 22 août ; il se distingua d'une manière qui fixa sur lui tous les regards

& qui donna un nouveau lustre à la gloire dont il s'étoit déjà couvert.

Il servoit sous le Maréchal de Saxe, en Flandres, pendant la campagne de 1746. Ce grand homme qu'il suffit de nommer pour donner l'idée du véritable Héros, se faisoit un plaisir d'exciter l'émulation des jeunes officiers en les engageant à faire la petite guerre. Politique pleine de prudence qui tend à rendre ceux qui obéissent dignes de commander un jour.

M. de Mascaron ne vit point sans indifférence cette nouvelle occasion de s'illustrer. Son plus cher desir fut d'être suivi de soldats volontaires animés du même esprit que lui. Les seuls travaux du régiment ne suffisoient pas à son ardeur bouillante : plus d'une fois il l'avoit témoigné à son frere aîné, & avoit sollicité auprès de lui la permission d'entrer dans la carrière nouvelle que lui offroit la petite guerre ; mais la tendresse fraternelle se refusoit à un consentement qui étoit l'objet des plus vives alarmes. Comment en effet ne pas crain-

dre en pensant aux occasions toujours nouvelles offertes à un courage que rien ne peut arrêter & pour qui un combat heureux seroit toujours une raison de combattre encore. Le jeune Mascaron, trop ardent pour céder au pressentiment d'un cœur sensible, crut devoir tromper la vigilance d'un frere trop tendre. Il se fait présenter au Général. Son air martial, l'ardeur qui brilloit dans ses yeux firent consentir le Maréchal de-Saxe à tout accorder au jeune officier. Yvre de joye, celui-cy revole vers son frere & se précipite dans ses bras. Ses transports apprennent qu'elle faveur il a recüe. Comment résister longtemps à l'éloquence impétueuse d'un jeune guerrier? M de Mascaron partage bientôt l'enthousiasme de son frere. Dès le même soir un ordre arrive: le jeune Mascaron vole où le devoir l'appelle. Quarante soldats du Régiment d'Auvergne marchent avec lui sous les ordres d'un Capitaine d'un Régiment plus ancien que celui d'Auvergne. Depuis deux ans il étoit aussi Capitaine. La nuit étoit obscure, ils donnent dans une embuscade; la troupe qui les atta-

que est beaucoup plus forte que la leur : l'alarme se répand ; on est prêt à fuir. M. de Mascarón ne balance pas, il se décide en homme supérieur aux événemens , appelle ses soldats d'Auvergne, entre à leur tête, la bayonnette au bout du fusil, dans la broussaille où l'embuscade étoit placée & la dissipe entièrement. M. le Maréchal apprend cette action de vigueur, & lui promet pour récompense qu'il commandera toujours en chef ; promesse qui depuis cette époque fut toujours réalisée.

Un exploit plus brillant encore va augmenter l'intérêt de cette narration. Tandis que M. le Prince de Conti faisoit le siège de Charleroi, l'armée françoise étoit campée sous Louvain, & celle du Prince Charles-de-Lorraine à Tirlemont, c'est-à-dire à cinq lieues de l'autre. Il étoit de la plus grande importance pour M. le Maréchal de Saxe de savoir le moment précis & le véritable mouvement de l'armée ennemie. Le choix que ce Grand - Homme fit du jeune Mascarón pour une occasion aussi déci-

sive formeroit seul son éloge. Le jeune Capitaine part le soir accompagné de cent volontaires & d'officiers choisis, du nombre desquels étoit M. de St. Clair, Capitaine au Régiment de Nivernois. Il arrive, choisi son poste, se place si près des ennemis, qu'aucun de leurs mouvemens ne lui échappe. Il spécule comme l'officier que la plus longue expérience eut accoutumé au sang froid de la vieillesse; dès ce moment tout le plan du décampement de l'ennemi, l'objet de sa marche lui sont connus. Il détache quelques Dragons qu'il avoit avec lui, & donne à son Général tous les détails dont il avoit besoin. Pour sentir mieux l'importance de cette opération, il faut se souvenir qu'elle donna lieu à cette belle marche au camp des cinq étoiles, à dix lieues de Louvain, par laquelle l'armée françoise prévint celle des alliés, & couvrit le siège de Charleroi.

Mais ce n'étoit point assés pour M. de Mascaron d'avoir rempli cette commission délicate; après avoir observé com-

me un *Fabius*, il lui fallut reprendre toute son intrépidité naturelle. Placé presque derrière l'armée ennemie très-éloigné de celle des François, il fut obligé de deviner quelle seroit leur marche, qu'elle nouvelle position ils prendroient, & de régler, sur ces combinaisons, le chemin qu'il falloit tenir pour joindre le camp. Plusieurs corps des ennemis le découvrent & le poursuivent: c'est alors qu'il déploie tout son génie militaire; marches, contre-marches, ruses, emploi heureux de la nuit pour suivre sa route, & du jour pour se cacher à ceux qui le poursuivent; tout est mis en usage. Enfin après bien des dangers évités, il arrive un matin, à l'entrée d'un Village & apprend qu'à un demi-quart de lieue, à la séparation d'un chemin qui formoit une fourche dans un bois, par où il étoit obligé de passer, deux cents hommes l'attendoient en embuscade. Il entre dans le Village & fait rafraichir sa troupe, se met ensuite en marche, & apprend à ses soldats la position des ennemis. Il feint une négligence qui sert à les tromper: quand il est près du bois, il donne à

M. de Saint-Clair, qu'il avoit instruit de son plan, la moitié de son monde; tous deux fondent à l'instant avec la rapidité de l'éclair, sur des hommes qui croyoient les surprendre, l'un à gauche, l'autre à droite; ils recommandent aux leurs de ne se servir que de l'arme blanche: cette attaque si bien concertée, fut en même temps si vive, que les ennemis sont écrasés en un moment; ils prennent la fuite & cette victoire déjà si flatteuse par elle même, le devint encore davantage par une circonstance qui en augmenta le prix. Vingt prisonniers François furent délivrés par le jeune Capitaine; le reste de sa marche fut celle d'un triomphe & son entrée dans le camp fut annoncée par les cris de ces vingt François qui célébroient leur libérateur. Le Maréchal de Saxe, qui le croyoit prisonnier, le revit avec autant de plaisir que d'admiration, & lui dit, avec cette aménité qui lui étoit propre: *que s'il eut été à sa place, il auroit été plus embarrassé que lui.*

Après le siège de Namur, l'armée françoise vint en plusieurs campemens,

occuper un camp sur la Méalle, à quatre lieues de Tongres. Celle des ennemis étoit de l'autre côté de la rivière. Le Général Trips commandoit les troupes légères de la Reine de Hongrie ; il passa la rivière & se porta dans le Village de Ramillies avec un camp volant très considérable. Par cette position il pouvoit intercepter les convois que les François tiroient de Louvain. M. le Maréchal de Saxe, ne permettoit pas long - temps aux ennemis de paroître ainsi le braver : il voulut être informé des forces & de la situation du Général Trips, & chargea M. de Mascaron de cette découverte ainsi que de donner de l'occupation à l'ennemi pendant la marche d'un des convois. Il lui permit de prendre avec lui deux cens soldats d'élite & de choisir les officiers, dont plusieurs furent tirés du Régiment d'Auvergne avec cinquante soldats.

Une anecdote remarquable donna un nouveau lustre à cette opération militaire. M. le Duc de Boufflers confia au jeune Capitaine un officier de son Régiment & son parent, pour être, lui

disoit-il, son maître dans l'art de la guerre. Un maître âgé de vingt ans ! & dans quel art ! mais la réputation de M. de Mascarón étoit si bien établie que lorsqu'à la tête des Régimens on demandoit un certain nombre de Volontaires, & que l'on annonçoit qu'il devoit commander, il s'en offroit dix pour un ; confiance bien rare, & qui dans une armée est autant que l'habileté du Général, le gage des plus grands succès, parce que l'on n'est jamais plus assuré de vaincre que lorsque l'on se croit invincible.

Comme l'expédition contre le Général Trips étoit de la plus grande importance, M. le Maréchal de Saxe, joignit à M. de Mascarón, M. de Châtillon, Capitaine au Régiment d'Angoumois avec deux cents autres Volontaires. Les deux Capitaines étoient amis & compagnons d'armes, quoique le second fut plus âgé ; ils devoient se concilier, se soutenir mutuellement & n'agir que de concert. Tous deux partent pendant la nuit ; ils avoient quatre lieues à faire : ils arrivent au petit-jour

158 ELOGE DE MASCARON.

à la portée du Village d'Ossus près de Ramillies, où étoient trois cents Huf-fards. M. de Mascaron fait consentir son ami à les attaquer ; ils les surprennent, en tuent plusieurs & mettent le reste en fuite. Ceux qui échappent au fer du vainqueur vont porter l'alarme dans le camp du Général Trips. Celui - cy monte à cheval, & suivi de 1200 Huf-fards & de 500 hommes d'Infanterie du Régiment du Prince de Waldeck, atteint les deux Capitaines qui commençoient à faire retraite, les envelop-pe & les attaque de tous côtés. L'In-fatigable Mascaron se multiplie alors ; il forme un Bataillon quarré, & présente de toutes parts un front terrible. Plusieurs fois on l'attaque le sabre à la main, autant de fois les plus audacieux des ennemis tombent morts pour prix de leur témérité. Le spectacle de ce que peuvent l'adresse, la prudence & le courage dans un petit corps de trou-pes, n'est pas moins intéressant que celui d'un grand corps d'armée. On semble suivre des yeux chaque com-battant ; on gagne du côté des détails ce que l'on perd du côté de l'ensemble

On peut appliquer cette vérité au combat de M. de Mascarón. Point d'action plus vive ni mieux soutenue : déjà la troupe étoit réduite à moitié, la plupart des officiers étoient tués ou blessés ; mais le brave Châtillon lui restoit & se surpassoit lui-même. Il avoit abandonné à son jeune ami le soin de diriger la retraite, qu'il exécuta avec une supériorité de génie aussi admirable que peu commune ; l'instant où le feu de l'action sembloit emporter son courage loin des bornes prescrites à l'humanité, étoit le moment même où ses réflexions combinoient les moyens d'échapper aux poursuites de l'ennemi. Que de difficultés à surmonter dans une retraite de quatre lieues, combien de ravins, de terrains difficiles, & surtout de positions désavantageuses par les attaques redoublées des ennemis ! un moment plus critique fit briller encore davantage l'héroïsme du jeune Commandant. Un chemin creux se présente au milieu de la marche ; la troupe est rompue ; l'ennemi veut profiter du désordre, & s'ébranle pour attaquer de nouveau. La terreur

paroit s'emparer des François; M. de Mascaron désespère que les soldats puissent se rallier. *Quoi, s'écrie-t-il aussitôt, vous ne m'écoutez plus? eh bien! je vais vous abandonner, & me faire tuer au milieu des ennemis suivi de mes amis d'Auvergne, mais soyez sûrs que l'instant d'après vous serez taillés en pièces.* A sa voix l'honneur françois se ranime; chaque soldat voit un Dieu tutélaire dans le Héros qui lui parle, & comprend que sa vie tient à la sienne: on se rallie; on trouve de nouvelles forces, & l'ennemi est encore repoussé.

Jusquici nous n'avons représenté M. de Mascaron que sublime par son génie & par sa valeur. Un trait plus beau peut-être encore va l'offrir comme un modèle de sentiment. Pendant toutes ces attaques, beaucoup des siens avoient été blessés, & le jeune officier, parent de M. le Duc de Boufflers, avoit été frappé d'un coup mortel; les soins qu'exigeoit une retraite ainsi pénible, n'empêchent point M. de Mascaron d'être sensible à la pitié. Qu'il est beau
de

de voir triompher l'humanité sur un champ de carnage, où l'homme ne paroît occupé que du desir de détruire! voyant que les blessés ne peuvent plus suivre les combattans, M. de Mascaron s'arrête auprès d'un village, & fait tête à l'ennemi. Tandis qu'il combat, on exécute les ordres qu'il a donnés : un charriot est amené; on y place les blessés, & lorsque renfermés au milieu de la troupe ils sont entourés de défenseurs, la marche recommence & le combat continué. Enfin toujours attaqué, toujours victorieux, après avoir tué plus de quatre cents hommes aux ennemis, M. de Mascaron, couvert de sang & de gloire, arrive au camp, & remet à son Général & les soldats qui ont combatus à ses côtés & les blessés qu'il a conservés.

Il étoit dans ce désordre qu'avoit dû causer dans sa personne & dans son habillement un combat aussi terrible, lorsqu'il fit lui même au Maréchal de Saxe le récit de cette action. Ce Général l'embrassa plusieurs-fois sans se lasser de louer tant de valeur & de prudence. Il en écrivit au Roi qui le

nomma Chevalier de St. Louis. M. le Comte d'Argenson, alors Ministre de la guerre, lui écrivit au nom de Sa Majesté la lettre la plus obligeante & la plus flatteuse. Un mois après, le Maréchal lui obtint l'agrément de lever un Régiment de troupes légères, & pour comble d'honneur, plusieurs jeunes Capitaines des vieux Régimens les quittèrent pour prendre des compagnies dans le Régiment du nouveau Colonel.

Il ne faut pas oublier une qualité distinctive de cet illustre militaire. Il avoit cette modestie qu'on a tant remarquée & tant admirée dans Turenne. On sait que cet homme à jamais mémorable, le plus parfait des guerriers depuis César, n'écrivit jamais à Louis XIV pour lui détailler une victoire remportée, sans que ce Monarque admirat qu'il lui parloit de tout le monde, excepté de lui-même. M. de Mascarón, en rapportant à son Général tout ce qui s'étoit passé dans cette retraite si glorieuse, s'oublioit toujours pour ne faire mention que des autres. Le Maréchal de Saxe, ce Juge si compétent

du vrai mérite admiroit lui-même cette modestie si intéressante. *remarqués*, disoit il, à ceux qui écoutoient le récit de M. de Mascaron, *que cet enfant ne parle que des autres, tandis que je sais que c'est lui qui a tout conduit. Il sera un jour un grand homme de guerre!* toutes les fois qu'il faisoit l'éloge de ses talens, il y joignoit celui de son éloignement pour tout ce qui paroïssoit tenir à cet orgueil, tache trop ordinaire, & qui dépare presque toujours le mérite naissant.

L'armée françoise occupa le camp de Tongres, jusqu'au moment de la bataille de Rocoux. Pendant cet intervalle de temps, M. de Mascaron fut détaché avec ses volontaires pour repousser les hussards & les pandours. Ces combats journaliers donnèrent lieu à une action d'autant plus intéressante, qu'elle sembloit destinée à mettre le fœau à la gloire d'un guerrier que la mort alloit bientôt frapper.

L'armée ennemie, campée à la Commanderie du Vieux-jonc, en décampa

le 7 Octobre pour aller se porter à Rocoux, où la bataille se donna le onze. M. Le Maréchal de Saxe voulant profiter de ce mouvement, fit prendre les armes à ses troupes. Tous les corps marchent à la suite des ennemis. M. de Mascaron avec deux cents volontaires précède l'avant - garde. Les ennemis étoient obligés de passer un ravin très profond, dans le fond duquel couloit un ruisseau qui faisoit tourner plusieurs moulins : au delà de cette vallée étoit une hauteur plus élevée de l'autre côté que de celui des François. l'ennemi avoit garni ces moulins de pandours pour favoriser la marche de son arrière-garde. Les François étoient alors arrivés au bord du ravin. A la vue de toute l'armée, M de Mascaron s'avance vers les moulins, en chasse 400 pandours qui les défendoient, s'empare de tous les postes les uns après les autres, & par cette acte de vigueur facilite aux troupes Françaises le passage du ravin, où rien ne les retarda dans leur marche. Cependant, M. de Mascaron sans attendre que nos troupes eussent entièrement passé le ravin pour-

fuit à coups de fusil les ennemis qu'il vient de chasser, monte en même temps qu'eux sur la hauteur, & les force à fuir devant lui, jusqu'au milieu de la plaine. Il arrive, toujours en fusillant ces troupes légères, à portée de quelques escadrons de cavalerie angloise qui fermoient l'arrière-garde de l'ennemi; deux de ces escadrons, irrités de la hardiesse de deux cents hommes qui, sans être soutenus, osoient ainsi les braver, font tout à coup volte-face, & viennent au grand trot, le sabre levé, pour attaquer M. de Mascaron qui n'a que l'instant pour se mettre en défense; mais ce qu'on a dû le plus admirer en lui c'est ce mélange heureux d'une intrépidité bouillante & d'un sang-froid, qui dans le moment prenoit toujours le parti le meilleur & le plus prompt dans l'exécution. Il avoit eu la précaution de ne point dépasser un vieux camp, où étoient encore beaucoup de baraques & de fossés. Il en profite pour y placer sa troupe; la cavalerie s'avance, mais les difficultés du camp l'obligent à s'arrêter à cinquante pas de M. de Mascaron qui l'attendoit avec

tranquillité, il ordonne à l'instant une décharge, faite si à propos, que les anglois font demi-tour à droite & retournent vers leur arrière-garde. L'armée françoise regardoit toute cette action & M. le Maréchal de Saxe lui même combla d'éloge celui qui l'en avoit rendu spectateur.

Quatre jours après on marche aux ennemis. La bataille de Rocoux ajouta de nouveaux lauriers à ceux que les François avoient déjà cueillis. M. de Mascaron commandoit toujours ses volontaires réunis à ceux de son ami M. de Châtillon. Ils formoient la pointe du corps que conduisoit M. le Marquis de Clermont Gallerande à la gauche de l'armée ou il ne se passa rien. Ils avoient chassé quelques troupes légères d'un hameau voisin parce que l'attaque de la gauche n'ayant pas eu lieu, ils n'avoient rien de plus à entreprendre : les ennemis étoient battus & mis en fuite ; la bataille étoit finie. M. de Mascaron & ses volontaires observoient tranquillement une colonne ennemie qui se retiroit & faisoit voler quelques boulets

de canon. Plusieurs des ennemis blessés se trainoient sur le champ de bataille, en poussant des cris lamentables. Ce n'est point après une action meurtrière qu'il faut chercher dans le soldat le caractère de sa nation; il est enivré par le moment, & sa fureur est moins la sienne que celle de l'instinct qui le domine. Plusieurs soldats françois maltraitoient cruellement des blessés dont ils vouloient s'approprier les dépouilles. Ce contraste affreux d'hommes que l'intérêt rend barbares & d'autres qui même entre les bras de la mort, luttent pour conserver les vêtemens qui couvrent leurs membres déchirés; ces cris lugubres des uns, ces violences atroces des autres, émurent d'indignation & de pitié le cœur trop sensible de M. de Mascaron. Il s'avance sur le champ de bataille; arrache ces victimes au soldat furieux, & devient le défenseur des infortunés qui s'étonnent de trouver un protecteur dans ces champs funestes, où l'homme devient si différent de lui-même. La nature attentive à contempler les soins paternels du jeune Héros sembloit fai-

re déjà son panégyrique par les actions de graces que lui prodiguoient tant de malheureux qu'il sauva, lorsqu'un coup de canon, le dernier qui fut tiré, lui fracassa le genou gauche, & le fait tomber au milieu de tous ces hommes, dont le spectacle de sa vertu sembloit suspendre les douleurs. Ses soldats voyant sa chute accourent; on le transporte, la nuit s'avançoit; déjà ses deux freres avoient été informés de l'accident; ils arrivent le cœur déchiré de douleur, & partagent les soins que chacun s'empressoit de lui rendre. M. de Mascarón, au milieu de cette consternation générale, conservoit encore son air martial & ferein. Il avoit recommandé ses armes à un soldat qui les portoit auprès de lui; tous les autres attendoient l'instant de lui rendre quelques services. On croit lire la mort du valeureux & sensible Epaminondas entre les bras des Thébains. *Consolez-vous*, disoit M. de Mascarón à ses freres, *j'ai le sort qu'a eû mon pere à Malplaquet.* (a) Sentiment sublime

(a) M. de Mascarón eut la jambe emportée à la Bataille de Malplaquet.

qui annonçoit dans ce guerrier que le souvenir d'un pere illustre , & sa conformité de sort , lui rendoit presque cher un malheur qui avoit des rapports si précieux pour sa sensibilité ; enfin on marcha au hazard de s'égarer vingt fois dans des campagnes couvertes de troupes. On demandoit qui l'on portoit , & au nom du jeune Mascaron , mille voix s'écrioient : ah ! quel dommage ; éloge cruel à entendre ; mais si doux à mériter. Pendant cette triste marche, M. de Mascaron disoit à ses soldats qui l'entouroient : *Mes amis, le plus grand de mes regrets est de ne pouvoir plus désormais marcher à votre tête.* Enfin on arrive à la chaussée de Liège ; on y trouve une Maison où l'on s'établit. Le Chirurgien - Major n'arrive qu'à onze heures du soir , examine la playe & décide qu'il faut couper la cuisse. Aussitôt les deux freres sortent. Il est des douleurs qu'il vaut mieux ne point chercher à peindre , que de les affoiblir. Nous laisserons aux ames sensibles le plaisir de se pénétrer du sentiment qui devoit déchirer deux cœurs dignes de tout ce que la tendresse fraternelle a de

plus vif. Dès-que l'opération fut faite les deux freres rentrèrent & le blessé leur dit : „ Pourquoi sortir ? cette „ opération ne fait presque point de „ mal. “ Il eut même assez de tranquillité pour faire remarquer sa jambe qui étoit dans un coin de la chambre encore couverte de sa guêtre.

M. le Maréchal de Saxe ayant appris la blessure de M. de Mascaron, fut pénétré des regrets les plus sincères. Il ordonna un brancard couvert & un détachement pour porter à Tongres le jeune Colonel. On n'eût point eu pour lui-même des soins plus marqués. En conséquence le transport se fit : les deux freres suivoient à pied cette pompe, qui bientôt alloit être funèbre. On l'établit dans le Couvent des Récollets : la tranquillité de M. de Mascaron auroit fait illusion à ceux qui n'auroient pas connu son état ; mais sur les six heures du soir il devint plus dangereux ; M. le Prince de Tingry avoit emmené l'ainé de ses freres. Ce Prince, si digne de son illustre Maison, s'occupoit à essuyer de si justes larmes : M. de Mascaron

sentit qu'il n'avoit plus que peu d'instans à vivre. C'est dans ce moment affreux, où tout ce qui nous est cher fuit pour jamais; que l'ame semble recueillir ce qui lui reste de forces, pour s'en rapprocher davantage. Les dernières paroles du jeune Mascaron, furent pour demander son frere, si digne de sa tendresse & pour exhaler son ame dans son sein. On l'avertit, il accourt & se précipite vers ce lit funèbre, où la moitié de lui-même sembloit attendre sa présence pour n'être plus. M. de Mascaron leve encore la paupière : son dernier regard est un adieu éternel. Sa bouche s'ouvre pour prononcer le nom le plus cher à son cœur; mais la mort trompe son effort, il expire.

Peut-être n'a-t-on jamais proposé aux jeunes militaires un modele plus parfait; qualités magnanimes de l'ame, sentimens généreux du cœur, lumières brillantes de l'esprit, tout sembloit être réuni dans M. de Mascaron. Les bontés du Roi, les éloges d'un des plus grands-Capitaines de ce siècle, les honneurs qu'il voulut qu'on rendit à sa mé-

moire en le faisant enterrer avec la pompe militaire, quoique dans la circonstance d'une bataille, parce que, disoit-il, *jamais homme de guerre ne les avoit mieux mérités*; enfin les exploits que nous avons détaillés; tels sont les traits qui composent l'éloge historique d'un officier dont la vie fut trop courte pour l'Etat, mais qui avoit assez vécu pour sa gloire.





E L O G E

D E

M. LE CHEVALIER
DORIGNY,

COLONEL D'INFANTERIE,

CHEVALIER DE L'ORDRE-ROYAL

& MILITAIRE DE ST. LOUIS,

& COMMANDANT UN CORPS

DE CHASSEURS,

DANS LA GUERRE DE 1757,

EN ALLEMAGNE ;

*Mort de ses Blessures, en 1761, dans
la 25^e. année de son âge.*

. . . Si quâ fata aspera rumpas tu Marcellus erit.

Virg. Eneid. Liv. 6.

On ne peut s'empêcher de se rappeler ces vers par lesquels le Prince des Poëtes latins déplorait la mort d'un jeune héros, l'amour & l'espoir de Rome, en pensant au sort du jeune

guerrier dont on fait ici l'éloge. Peu de personnes recurent de la nature des qualités aussi éminentes, une intelligence aussi rapide, un amour de la gloire aussi bien guidé par la prudence. Puissent les fleurs que nous jetterons sur son tombeau, consoler une famille où la valeur & le patriotisme sont deux vertus héréditaires ! Puissent les regrets lui paroître moins cruels, en pensant que le héros qu'elle a perdu, a du moins assez vécu pour mériter d'être inscrit dans les fastes de la nation ! Ce n'est point sur la durée de notre vie que se mesure la gloire qui nous survit ; c'est sur l'emploi que nous en avons fait. L'histoire des momens rapides que le CHEVALIER DORIGNY eut à donner au service, est une nouvelle preuve que la vraie grandeur tient à l'homme, & non aux circonstances qui le font paroître plus ou moins long-temps sur la scène du monde.

M. le Chevalier Dorigny n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'en 1755 il fut Enseigne au Régiment de Champagne. Il étoit alors l'espérance de sa famille. M. Dorigny d'Agy, son frere aîné

étoit mort dans la guerre de 1740, en se livrant avec trop d'ardeur au service des volontaires. La tendre sollicitude de sa famille craignoit qu'un nouveau malheur n'assimilat la destinée du Chevalier à celle de son frere. Ce fut malgré elle qu'il embrassa le parti des armes. Déjà l'étude de la géométrie, celle des fortifications, une lecture réfléchie de tous les auteurs qui ont le mieux écrit de l'art terrible & sublime pour lequel il soupiroit, avoient fécondé en lui le germe des talens militaires qui devoient se développer dans le tumulte des camps.

Enfin la guerre est déclarée en 1757; mais le service d'Enseigne ne paroissant point devoir offrir au Chevalier Dorigny d'occasions assez brillantes, il se proposa pour servir aux volontaires; on le lui permit, & de ce moment il commença cette carrière qu'il fournit avec tant de gloire. M. le Marquis de Cornillon, Major - Général, formoit les détachemens. C'étoit à lui que chacun rendoit compte de ses expéditions particulières & des découvertes qu'il avoit faites. Comme on parloit sou-

vent à cet officier de l'intelligence du Chevalier Dorigny, il se fit un plaisir de l'étudier de plus près. Précision des détails, netteté des descriptions, sagesse des vues, justesse des observations, tout frappa M. de Cornillon dans les rapports que le jeune volontaire faisoit de ce qu'il avoit vu & examiné; rien n'étoit oublié par lui; site des forêts, des montagnes & des vallons, cours des rivières & des moindres ruisseaux, avantage ou désavantage des terrains, soit pour les campemens, soit pour les marches; tout étoit expliqué avec une clarté qui démontroit tout ce qu'on pouvoit espérer ou craindre, entreprendre ou empêcher.

Des détachemens multipliés dans la Westphalie & dans le pays de Hanovre, lui avoient donné la connoissance la plus exacte de toutes ces contrées. M. de Cornillon, digne appréciateur de ses talens en parla aux Généraux. Bientôt il fut connu. A la bataille d'Hastembeck, le Chevalier Dorigny mérita l'éloge d'un jeune guerrier, qui bientôt lui-même frappé d'un coup mortel,

empor-

emporta les regrets de la France. Le Chevalier , avec un petit détachement qu'il avoit demandé à M. le Comte de Gisors , alla reconnoître les ennemis & une batterie qui avoit été abandonnée par eux, il en avertit aussitôt ; la colonne françoise s'avance , elle poursuit les ennemis qui bientôt abandonnèrent entièrement le champ de bataille. Le Comte de Gisors exalta beaucoup l'intrépidité avec laquelle le Chevalier Dorigny s'étoit avancé contre les ennemis. Il n'est personne qui donne des louanges avec moins de réserve que ceux qui en méritent eux-mêmes d'aussi grandes.

Toute l'Europe connoit les suites de cette bataille ; la reddition de Hamelen , la convention de Closter-Séven , la médiation de Sa Majesté Danoise , la rupture d'un traité si solennel , le choix que fit le Roi d'Angleterre du Prince Ferdinand de Brunswick pour commander ses armées ; enfin l'armement inattendu de ces mêmes troupes , qui n'ayant sauvé leur vie que par une capitulation , ajoutèrent un

178 ELOGE DE DORIGNY.

nouveau crime, contre le droit des gens, à ceux qui avoient signalé les commencemens de cette guerre.

Les hostilités recommencèrent au mois de Novembre 1757 ; mais les rigueurs de la saison forcèrent à prendre les quartiers d'hiver. Les suites de l'infraction du traité de Closter - Séven firent perdre le fruit d'une des plus brillantes campagnes dont les fastes de la France puissent conserver le souvenir. Tout le Pays de Hannovre & la Westphalie furent abandonnés ; on repassa le Rhin. Hoya avoit été pris par le Prince de Brunswick , qui avoit forcé sur le Wéser un poste que l'on croyoit très bien gardé. Le Chevalier Dorigny avoit été envoyé en avant par M. le Comte de Chabot , chargé de défendre Hoya. Ce Général étant depuis à Versailles , détailla au Maréchal de Belle-Isle , alors Ministre de la guerre , avec qu'elle intrépidité le Chevalier avoit exécuté tous ses ordres , & s'étoit toujours montré le premier à la tête des grenadiers , quand d'autres objets ne

demandaient pas ailleurs sa présence. M. de Gisors présent au témoignage rendu à son pere par M. de Chabot, ne se laissoit point d'ajouter à ses éloges : le Ministre enchanté, chargea son fils de veiller par lui même à l'avancement du Chevalier.

Ce soin qui devoit être si cher au Comte de Gisors, ne put être réalisé. La journée de Créweld est une époque à jamais mémorable pour les Carabiniers. Ils fixèrent un instant la fortune, qui abandonnoit les François; mais le mal étoit irréparable. Le sang de tant de braves guerriers ne put racheter la victoire, & le premier jour où le Comte de Gisors chargeoit à la tête de cette troupe illustre, fut celui de sa mort. Le Chevalier Dorigny, touché à la cuisse par un boulet de canon, oublia sa douleur pour s'occuper de la perte que la France faisoit en M. de Gisors. Obligé de rester pendant un mois à Cologne pour se remettre de sa blessure, il donna tout ce temps à payer à la mémoire de son respectable ami le tribut de sensibilité qu'il lui devoit.

A cet emploi de ses loisirs, si digne d'une belle âme, il avoit joint le projet d'une expédition contre Créweld, où les ennemis tenoient les prisonniers faits à la bataille du 23 Juin. Il connoissoit parfaitement cette Ville, par le séjour qu'il y avoit fait avec le régiment de Champagne. Cette expédition étoit devenue l'objet d'un plan si bien concerté que lorsque M. de Contades eut succédé à M. le Comte de Clermont dans le commandement de l'armée, ce Général l'ayant examiné avec M. de Cornillon, des ordres furent aussitôt donnés pour l'exécution de ce projet; mais un mouvement du Prince-Héréditaire y ayant mis un obstacle insurmontable, il fallut y renoncer.

Si l'exécution du plan n'eut pas lieu, la gloire de l'avoir concû n'en demeura pas moins à son auteur. Il eut été impossible de porter plus loin la prévoyance pour tout ce qui pouvoit assurer, ou des secours, ou la retraite, ou l'attaque, l'armement des prisonniers, ou le transport des blessés.

M. le Maréchal de Contades prit part au chagrin qu'eut le Chevalier, en se voyant privé de l'honneur qu'il avoit espéré se faire par cette entreprise. Ce Général lui offrit un corps de Volontaires, qu'il se défendit d'accepter, en priant le Maréchal de le réserver pour des occasions particulières. Le motif de sa demande, & les talens qui la justifioient, étoient trop connus pour qu'on put la lui refuser.

Peu de temps après, le Prince Héréditaire occupant Halteren, Ville située près de la Lyppe, & vis-à-vis de laquelle étoit le centre de l'armée françoise, le Chevalier Dorigny fut détaché à poste fixe, pour observer ce Prince sur les bords de cette rivière, & pour la passer suivant que les circonstances l'exigeroient. Des détachemens du Prince avoient souvent perdu de leurs soldats tués ou faits prisonniers, & le Prince lui-même manqua d'être pris par le Chevalier qui courut le même danger à son tour, parceque les ennemis résolurent de se défaire d'un

voisin aussi actif que prudent ; mais le piège qu'ils avoient dressé fut découvert par une suite de cette même vigilance qui éclairoit toutes leurs démarches. Pendant cette position , M. de Contades écrivant au Ministre , disoit en parlant du Chevalier *que c'étoit un officier plein de valeur & d'intelligence , à qui , par la confiance que son régiment avoit en lui , il donnoit tous les volontaires qu'il demandoit.* Le Chevalier Dorigny toujours posté sur les bords de la Lyppe , enrichissoit chaque jour ses soldats des dépouilles des ennemis , sans perdre un seul homme de son détachement ; aussi tout son monde avoit en lui une confiance aveugle. Toujours sûr de marcher à la victoire quand on le suivoit , on comptoit pour rien des difficultés qui eussent effrayé sous un autre chef.

Les moindres occasions étoient pour le Chevalier des moyens de prouver son intelligence. Une garde des troupes de Scheiter fut attaquée par lui ; l'officier qui la commandoit fut fait pri-

sonnier avec beaucoup de grenadiers & de chasseurs ; le reste fut dissipé ou périt en se défendant ; M. le Marquis de Poyanne ayant attaqué le poste d'Herberen avec deux mille grenadiers , formant deux divisions , le Chevalier Dorigny faisoit l'avant - garde de l'une des deux avec son détachement. M. le Marquis de Juigné qui commandoit cette division , ne put s'empêcher d'admirer avec une sorte d'extase la valeur tranquille & le sang-froid uni à l'intrépidité , avec laquelle le Chevalier repliant tous les avant postes entra dans Herberen en même temps que les ennemis , tant il les avoit poussé de manière à ne pas leur laisser le temps de se reconnoître.

Tant d'amour pour la gloire , fut mis à une épreuve bien sensible. Le Chevalier ayant reçu ordre de laisser reposer son détachement , & d'aller à Verle prendre des instructions de M. M. de Poyanne & d'Armentieres , fut fait prisonnier , parce que Verle étoit alors évacué par le dernier de ces Généraux. Les ennemis occupoient tous les

chemins; le Chevalier fut surpris étant seul: mais ce qu'il craignoit devoir être un obstacle à sa fortune, fut pour lui une preuve nouvelle des droits que la véritable valeur a sur les hommes faits pour la bien apprécier. M. le Maréchal de Contades chargea M. de Cornillon de presser l'échange du Chevalier. En cinq jours sa liberté lui fut rendue. C'est dans une telle occasion, que la perte même que l'on éprouve fait mieux sentir le prix du bien que l'on recouvre, par la manière dont il prévient nos desirs.

M. le Maréchal de Contades fit plus encore; il résolut de faire nommer le Chevalier à une Aide-Majorité; & le Ministre y attacha, d'après la demande de ce Général, la commission de Capitaine.

Le Prince Ferdinand vivement pressé par une marche de M. de Contades, avoit repassé la Lyppe & la gardoit depuis Paderborn jusqu'à Lypstadt. Il étoit de la plus grande importance de reconnoître

la situation de ce Prince, de savoir l'état de ses fourages & de ses vivres, même de nuire, s'il étoit possible, ou à ses magasins, ou aux convois qu'il pouvoit attendre. Alors on pouvoit risquer de l'attaquer, pour le contraindre à quitter la position avantageuse, par laquelle il arrêtoit le Maréchal dans sa marche, ou le contraignoit à lui prêter le flanc s'il la continuoit. Le Chevalier Dorigny fut choisi par M. de Contades pour cette commission délicate, qui demandoit tant de détails à remplir, plus difficiles les uns que les autres, & tous également intéressants. La manière dont il s'en acquitta justifia & son intelligence & les lumières de celui que l'avoit choisi. Cent-vingt hommes lui parurent suffisans. Il traverse des bois, des défilés, arrive près des ennemis, apperçoit un convoi, charge ceux qui le conduisent, les met en fuite, & s'empare du convoi même. Il projette ensuite d'incendier un magasin de fourrages, prépare tout & est sur le point d'exécuter son dessein, lorsque par un hasard singulier l'ennemi transporte ail-

leurs ce magasin. Il apprend qu'il n'y a que trois cents hommes de recrues à Bielfeld, il se résout à les enlever. Mais déjà le Prince Ferdinand avoit été informé de la perte du convoi, & de l'activité avec laquelle le Chevalier cherchoit une occasion de se signaler. Quatre cents Hessois, des Hussards, se joignent aux troupes de la Ville. Cent vingt hommes commandés par le Chevalier Dorigny paroissent un corps redoutable; on se réunit pour l'écraser. Alors il faut songer à la retraite; elle étoit devenue difficile. On ne pouvoit la tenter qu'à travers des bois, où les habitans du pays pouvoient s'unir aux Hessois, & leur servir de guides. Bientôt, en effet, ceux-ci, & quarante hussards, conduits par des paysans s'avancent pour accabler la foible troupe du Chevalier Dorigny. Son génie supplée alors au nombre qui lui manque. Il partage sa troupe en petits pelotons, leur assigne des postes différens, à l'entrée du passage par lequel les Hessois & leurs guides devoient pénétrer dans le bois. Il conserve un petit corps par-

ticulier & se couvre d'un buisson. Les ennemis s'approchent & ne croyant pas le Chevalier aussi près d'eux, ils marchent avec cette confiance qu'inspire l'espoir d'une victoire certaine. Le Chevalier se montre alors; l'éclair est moins rapide; la surprise des ennemis se change en épouvante : celui qu'ils poursuivoient les poursuit à son tour. Dans ce moment tous ceux qui étoient en embuscade s'élancent sur les ennemis, & les prennent en flanc; la crainte les dissipe; la valeur les immole. Le Chevalier a assuré la conservation des braves guerriers qu'il commande. Trop prudent pour s'attacher à poursuivre les fuyards, il rassemble ses soldats vainqueurs, profite de la nuit pour traverser les bois & faire sa retraite par les montagnes; enfin il rejoint le camp sans avoir perdu un seul homme.

A peine il étoit de retour, que M. le Maréchal de Contades le détacha pour aller reconnoître la position du Prince Ferdinand sous Osnabruck & observer ses mouvemens. Il arrive en

effet la nuit du 11 au 12 Juillet 1759. Les ennemis avoient décampé, & n'avoient laissé dans Osnabruck qu'une foible troupe à la garde de leurs magasins. Dès le 13, à la point du jour, le Chevalier Dorigny, suivi seulement de 120 hommes, enfonce une des portes de la Ville, étonne la garde par sa rapidité; l'épouvante s'en saisit; tout fuit par une porte opposée à l'exception de 20 hommes qui furent faits prisonniers. 300,000 rations de fourrage furent le fruit de cette expédition. Le Chevalier pourvoit à la sûreté de ce magasin, & bientôt se remet à la poursuite des ennemis; mais ils avoient trop d'avance. Il ne put les atteindre; alors il projette de s'emparer de Vechte, poste qui lui parut être d'une très grande importance.

Instruit de toute la topographie de ces environs, & n'ignorant rien de ce qui pouvoit rendre la conquête plus ou moins difficile; il passa la rivière de Vehr, le 15 Juillet; ses soldats avoient de l'eau jusqu'à la ceinture. Il étoit onze

heures du soir. La garde de la Ville est surprise; on fait dix-sept prisonniers. La garnison étoit de 260 hommes, qui se retirent dans la Citadelle. Le Chevalier ne perd pas un instant; on lache une écluse; elle augmente la profondeur de l'eau des fossés; un épaulement est formé en même temps sur le front de la Citadelle; une partie de la troupe s'y place; le reste fait la garde autour de la Ville; alors les rondes commencent; les reconnoissances se font à haute voix sous le nom de divers régimens. On fait passer & repasser les chevaux du détachement; le commandant de la citadelle trompé par ces démonstrations se croit investi par un corps de troupes considérable.

L'artillerie des ennemis étoit nombreuse; on canonna toute la nuit; mais le Chevalier ne perdit aucun des siens, & dès le lever de l'aurore, il écrivit au Commandant pour qu'il eût à se rendre, prétextant une défense de M. le Maréchal de Contades pour l'empêcher de canonner la Citadelle, & mena-

cant le Commandant d'une représaille sur le pays de Hannovre, s'il oïoit tirer sur la Ville. après beaucoup d'offres réciproques, le Commandant proposa pour modèle de Capitulation, celle de la garnison de Harbourg, qui s'étoit engagée à ne point servir pendant la guerre. Le petit nombre des assiégeans paroïssoit devoir leur faire accepter cette proposition; mais le Chevalier croyant les ennemis l'autre côté du Véser, ayant dailleurs envoyé un exprès à son Général pour l'informer de sa situation, ne doutoit point que Vechte ne se rendit bientôt à discretion, vû qu'on devoit y manquer bientôt de vivres, puisqu'il savoit qu'il n'y en avoit dans la place que pour dix jours.

Le fixième du blocus fut celui de l'arrivée d'un détachement envoyé par le Prince Ferdinand pour délivrer la Ville. Le Chevalier à qui rien n'échappoit, lui dressa des embuscades & le repoussa d'abord; mais le lendemain, vers le milieu du jour, un gros corps de Cavalerie & d'Infanterie s'avança contre

lui; il le vit se partager pour occuper toutes les issues. Le Chevalier obligé de faire retraite, profita d'une négligence des ennemis. Le chemin de Brême n'étoit point gardé par eux: il le fit prendre à son détachement, & rejoignit le 24 l'armée françoise sans avoir perdu un seul homme; mais regrettant bien ne n'avoir pu mettre à exécution une entreprise conduite avec tant d'intelligence.

Les Généraux jugeant de son mérite, moins par les succès, que par les talens qu'il avoit montré pour en mériter, écrivirent en cour en sa faveur, & au mois de Janvier 1760, le Chevalier s'étant rendu à Versailles, le Ministre lui dit, *que le Roi informé de ses services le faisoit Lieutenant-Colonel d'un bataillon de Chasseurs.* Ainsi dans l'espace d'un an, le jeune guerrier, qui avoit commencé par être enseigne, fut Lieutenant, Aide-Major, Capitaine & Lieutenant-Colonel. Il n'avoit pas encore vingt quatre ans; exemple précieux à proposer puisqu'il n'est point de Mili-

taire, qui n'ait des droits aux mêmes récompenses.

Le nouveau Lieutenant-Colonel entra bientôt en campagne avec la troupe qu'il avoit levée. Son activité ordinaire n'ayant rien trouvé d'impossible pour commencer la campagne avec le reste de l'armée. Quoique son nouveau grade l'attachât à un service ordinaire, M. le Duc de Broglie le chargeoit d'expéditions particulières. On reconnoit toujours les grands hommes au choix qu'ils font de ceux que leur confiance honore.

Le 6 Juillet 1760, le Chevalier Dorigny eut ordre d'attaquer à Josberg 400 Hussards, postés à une demie lieue en avant d'un corps de 10,000 hommes, commandés par le Général de Kielmansegg. il fut découvert par une vedette, qui donna l'alarme à plusieurs détachemens qui couvroient ce poste. Mais le Chevalier attaquoit déjà au même instant, & cette attaque fut si rapide, qu'il fit encore une centaine de prisonniers,

niers, enleva beaucoup de chevaux & d'équipages, & qu'après avoir poursuivi les fuyards jusqu'au camp, il revint avec sa troupe chargée de butin, sans avoir perdu un seul homme.

Lorsque les ennemis, battus à Corbach, firent leur retraite, le Chevalier les poursuivit à travers des bois & des montagnes, il leur fit des prisonniers, enleva des chariots de munitions & des équipages. Bientôt chargé par M. le Maréchal de Broglie d'observer les mouvemens des ennemis entre Lypstadt & Paderborn, & ayant appris, après avoir forcé quelques patrouilles, que les ennemis avoient établi un poste à Saltzkotten, il marcha toute la nuit & le força à la pointe du jour. Il attaqua ensuite un autre détachement composé de trois cents grenadiers & chasseurs à cheval du corps de Scheiter qui avoient avec eux une pièce de canon, le battit en détail, fit cinquante sept prisonniers, du nombre desquels étoient deux officiers; le canon, les chariots de munitions, les chevaux, les équipages, tout

fut pris. Le Chevalier ne perdit qu'un seul homme dans cette expédition : observation intéressante ; puisque la victoire la plus flatteuse à la patrie est celle qui lui coute le moins de citoyens ; puisque le premier devoir de tout commandant est moins de faire perdre des hommes aux ennemis, que de veiller à la conservation de ceux qui combattent sous ses ordres ; vérité appuyée de ce beau sentiment de Louis XV. pendant ses campagnes de Flandres. *Prenons cette Ville quelques jours plus tard, & perdons quelques hommes de moins.*

Le Chevalier Dorigny avoit quinze lieues à faire pour rejoindre l'armée. La retraite étoit difficile ; plusieurs postes différens l'entouroient. Il chargea sa cavalerie de poursuivre ceux qu'il avoit forcé de fuir , en lui recommandant de paroître vouloir reconnoître chaque poste en particulier. Cette ruse lui réussit ; ils crurent tous être au moment d'être attaqués ; ils se tinrent en défense. Cette inaction donna le temps à la cavalerie de rejoindre l'infanterie, se-

lon l'ordre qu'elle en avoit reçu, & ces troupes réunies firent une traite de quinze lieues, sans se reposer plus long-temps, que pendant quatre heures. Qu'elle force n'inspire pas à une troupe la présence d'un chef habile, qui donne partout l'exemple & d'une bravoure que rien n'étonne; & d'une vigilance à qui rien n'échappe?

Une objet de cette expédition, plus important aux opérations de la grande armée, étoit l'examen de la situation des ennemis, de leurs forces, & de leurs mouvemens dans toutes les parties où le Chevalier s'étoit porté. Le compte qu'il en rendit à M. le Maréchal de Broglie, étoit une sorte d'expédition particulière; où il avoit surpris le secret de l'ennemi, où sa tête avoit agi pour le salut général, tandis qu'elle travailloit pour la gloire particulière. M. le Maréchal fut si satisfait, qu'il en écrivit au Ministre dans des termes qui valurent au Chevalier l'honneur d'être décoré de la Croix de St. Louis, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans de service.

Pendant l'arrière saison, il fut chargé de la garde de quelques postes de la gauche de l'armée : il livra plusieurs petits combats ; donna une alarme si vive à Lyppstadt, que la garnison passa deux nuits sur les remparts ; il rompit la chaîne que les ennemis avoient établis pour former une communication entre cette dernière Ville & le pays de Cologne.

Bientôt le service du Roi exigeant qu'on rassemblât tous les fourages qui étoient à la droite de la Rœr, les ennemis firent la même opération, & formèrent un dépôt à Arensberg. En 1761 le Chevalier Dorigny attaqua ce poste, le força, y fit une quarantaine de prisonniers, tua ou dissipa le reste du détachement qui le défendoit & s'empara de tous les fourages.

Nous passerons ici quelques détails particuliers, pour en venir à une action intéressante, & où le Chevalier Dorigny sembla déployer tout ce que la nature lui avoit donné de valeur & d'in-

telligence, comme si un pressentiment secret l'eut averti que les lauriers qu'il alloit cueillir étoient les derniers. Jamais il n'avoit été si supérieur à lui-même.

Il avoit reçu ordre du M. le Maréchal de Broglie d'attaquer successivement Corbach & Wolfshagen. Son instruction portoit, *d'entreprendre d'ailleurs ce qu'il jugeroit de plus utile selon les circonstances* ; permission qui étoit d'autant plus glorieuse qu'elle étoit donnée par un Général dont son siècle a marqué la place à côté des plus grands guerriers, sans attendre le jugement de la postérité.

On forma au Chevalier un corps de 1800 hommes, composé de la plus grande partie de celui de Fischer, de 150 Dragons de Royal & de Thianges, auxquels étoient joints ses chasseurs & ses hussards. Le Chevalier trouva que Corbach & Wolfshagen étoient évacués, de sorte, que suivant l'ordre de son Général, il n'avoit plus à s'occuper que de

l'entreprise qui lui paroîtroit la plus utile au service du Roi & aux vûes des Généraux. M. Appelbaum, commandant un bataillon de la Légion Britannique, soutenu d'un escadron, continuoit le blocus du château de Waldeck qu'il avoit entrepris. Le Chevalier Dorigny forma le projet d'enlever ce corps de troupes. Il prépara tout pour réussir & bien certain de ses combinaisons & de la manière dont il prétendoit opérer il se mit en marche pour cette nouvelle expédition le 26 Mars 1761, avant le jour.

Toujours attentif à prévoir tout ce qui pouvoit nuire au succès de ses opérations, le Chevalier réfléchit que si les ennemis étoient informés de sa marche, ils pourroient lui échapper en se retirant par la forêt de Naumbourg. Aussitôt il fait prendre les devants à 250 chevaux, sous la conduite de M. Martin, Capitaine de dragons du corps de Fischer. Il donne le reste de la cavalerie & toute l'infanterie à commander à M. le Baron de Ried, Lieutenant du même

corps, qui le suivit avec le plus de diligence possible ; pour lui il va se mettre à la tête des 250 chevaux. Déjà il arrive à une lieue du Village de Netze ; alors il détache M. de Rambeur, Aide-Major du bataillon de chasseurs, avec ordre de tourner ce Village à une distance d'où il ne pourroit être vu, & d'aller occuper le chemin de la forêt : pendant ce temps, il profite des momens où il attend son infanterie pour faire garder toutes les autres issues du Village. Un poste des ennemis, avancé d'un quart de lieue, avertit le commandant de l'approche des François. Le bataillon eut le temps de prendre les armes, de sortir du Village, & d'aller droit au bois pour s'y retrancher. L'instant étoit critique ; le Chevalier Dorigny prit son parti sur le champ : il savoit que la valeur supplée au nombre ; les ennemis étoient trois contre un ; mais les François ne craignoient rien avec un tel chef. L'attaque fut terrible, la défense héroïque ; mais M. de Rambeur étant arrivé & ayant attaqué à revers ce bataillon si valeureux, l'é-

pouvante s'y mit ; des voix s'élevèrent de tous côtés , & demandèrent à capituler , alors le feu cessa de part & d'autre. M. Dorigny & M. de Farémont son parent , officier de chasseurs , s'approchèrent pour traiter de la capitulation ; ils exigeoient que le bataillon entier & l'escadron se rendissent prisonniers de guerre. On étoit occupé d'arranger les conditions de ce traité , lorsque plusieurs pelotons du centre des ennemis firent feu , sans qu'on ait pu savoir s'il en avoient reçu un ordre secret : plusieurs dragons furent tués ainsi que leurs chevaux. Le Chevalier fut atteint lui-même d'un coup de fusil dans la poitrine , qui lui perçoit l'omoplate. Son cheval tomba en même temps frappé de huit coups , & entraîna le Chevalier dans sa chute.

La capitulation ne pouvoit plus avoir lieu. M. M. Martin & de Rambeur , indignés d'une pareille trahison & d'un attentat aussi lâche contre le droit des gens , s'élancèrent le sabre levé sur les traitres , qui avoient ainsi

abusé de la pitié qu'on leur avoit accordée ; envain le bataillon & l'escadron demandèrent quartier ; on lava leur crime dans leur sang : tout fut tué ou fait prisonnier ; dix - sept officiers étoient de ce nombre ; il n'y eut que quelques cavaliers qui gagnèrent les bois.

Le Chevalier Dorigny , pendant cette juste représaille , étoit sur le champ de bataille , & ne permit point qu'on lui donnât aucun secours avant d'avoir été témoin du désarmement de l'ennemi & de la prise du canon. On le transporta au château de Waldeck ; alors il renvoya dans leurs postes les troupes qui l'avoient suivi , & qui toutes se retirèrent pénétrées de douleur & comme frappées du même coup sous lequel leur brave chef avoit succombé. M. le Maréchal de Broglie fut bientôt informé du succès de cette entreprise & du malheur arrivé au brave commandant qui s'y étoit tant signalé. Ce Général en écrivit à M. le Duc de Choiseul , & ce Ministre se hâta d'écri-

re à un officier distingué par son mérite , & oncle du Chevalier , que le Roi , pour le dédomager de sa blessure , avoit fait Colonel ce brave officier. Le même Ministre le chargeoit de le mander à son neveu. La lettre fut écrite ; mais déjà la mort avoit terminé cette carrière si brillante. Un chirurgien envoyé par M. le Maréchal de Broglie , avoit trouvé le Chevalier entre les mains du chirurgien de M. le Prince de Waldeck , & de celui qui étoit attaché au corps des chasseurs. Tous les secours furent aussi prompts qu'habilement administrés. On espéroit au sixième jour que le blessé étoit hors de danger ; mais dans la nuit du septième , une hémorragie survint , son interruption eut son effet intérieurement ; le Chevalier fut suffoqué en peu de temps.

Il faut ajouter à sa gloire , que son expédition contre le corps qui bloquoit Waldeck , mit à découvert le seul poste qui défendoit les derrières de l'ar-

mée qui assiégeoit Cassel. Les ennemis résolurent dès - lors de lever le siège ; & la dernière opération du Chevalier contribua au succès dont fut couronnée la belle défense du M. le Comte de Broglie.

Quelles espérances ne pouvoit - on pas concevoir d'un officier qui , à l'âge de vingt - cinq ans , avoit déjà prouvé tant de talens & de génie ! intrépide sans être téméraire ; ami de de l'humanité , & toujours prêt à pardonner à l'ennemi vaincu ; modeste au sein de la victoire , & s'oubliant toujours lui - même , pour s'occuper du mérite de ceux qui combattoient sous ses ordres , il fut le modèle de ses jeunes rivaux & l'amour de ses soldats. Heureuse la nation qui peut inscrire dans ses fastes les noms de pareils guerriers ! plus heureuse encore lorsqu'elle peut jouir de tous les succès que lui procureroit une semblable carrière prolongée jusqu'à la vieillesse. C'est aux neveux du jeune officier

dont nous déplorons la perte , que la patrie a remis le soin de la dédomager de la privation qui lui fut imposée. Dans une famille où la valeur est un attribut caractéristique , les espérances de la nation changent d'objets sans rien perdre de leurs droits.

F I N.



74100.



